

Albert Robida

La bête au bois dormant



© Gloubik éditions 2016

Ce volume a été réalisé à partir un exemplaire de la quatrième édition (1931). La première édition datant de 1904.

I. Un vieux castel.

À une portée ou même une demi-portée de bicyclette des villes de X et de Z dans les Ardennes - peut-être, pour des raisons que le lecteur comprendra plus tard, devrions-nous être moins précis - s'élève, dans un site remarquablement sauvage et pittoresque, le vieux château de Cabreval. Sur un promontoire rocheux, éperon des montagnes qui bleuissent à l'horizon, ses tours en partie ruinées surgissent au milieu des verdure touffues, d'un vaste parc, peu ou bien mal entretenu, véritable petite forêt exubérante et accidentée grim pant du fond de la vallée jusqu'au pied des vieux remparts ébréchés qui ont si longtemps bravé, sans crouler tout à fait, les assauts des siècles et les attaques des hommes.

Le château, à la pointe extrême du promontoire, est une agglomération de bâtiments serrés et tassés d'un côté directement au-dessus du ravin, et de l'autre en arrière d'une petite cour bordée par une partie du rempart restée plus solide.

Un grand pavillon compliqué d'annexes, de tourelles et d'échauguettes accrochées à toutes les hauteurs, avec des lucarnes irrégulières pointant çà et là sur les toits, forme le corps de logis principal en assez bon état ou restauré suffisamment. C'est la partie habitée, le reste du castel se compose de bâtiments divers plus ou moins délabrés, de tours éventrées sans fenêtres, ni toits, posées comme de grosses tonnes vides ou défoncées, tout au fond desquelles, parfois, de grands arbres ont poussé dont les branches passent par les brèches ou s'épanouissent en dôme au-dessus des créneaux édentés.

Au fond du ravin coule en cascasant la Moussotte, jolie et capricieuse petite rivière qui vient de passer sous le pont de la petite ville de Y (appelons-la Corbigny pour plus de commodité), à deux kilomètres du château, et rejoint en arrivant à Cabreval, sous le couvert des premières verdure du parc, un petit ruisseau débouchant d'un bel étang mélancolique et mystérieux, fameux dans le pays pour son abondance en habitants de toutes sortes, carpes, tanches, brèmes, grenouilles, écrevisses, etc.

Il y a tant d'espèces représentées dans la population de l'étang que les pêcheurs qui s'introduisent dans le parc pour pêcher en contrebande, ne seraient point extraordinairement surpris de rencontrer des soies et des

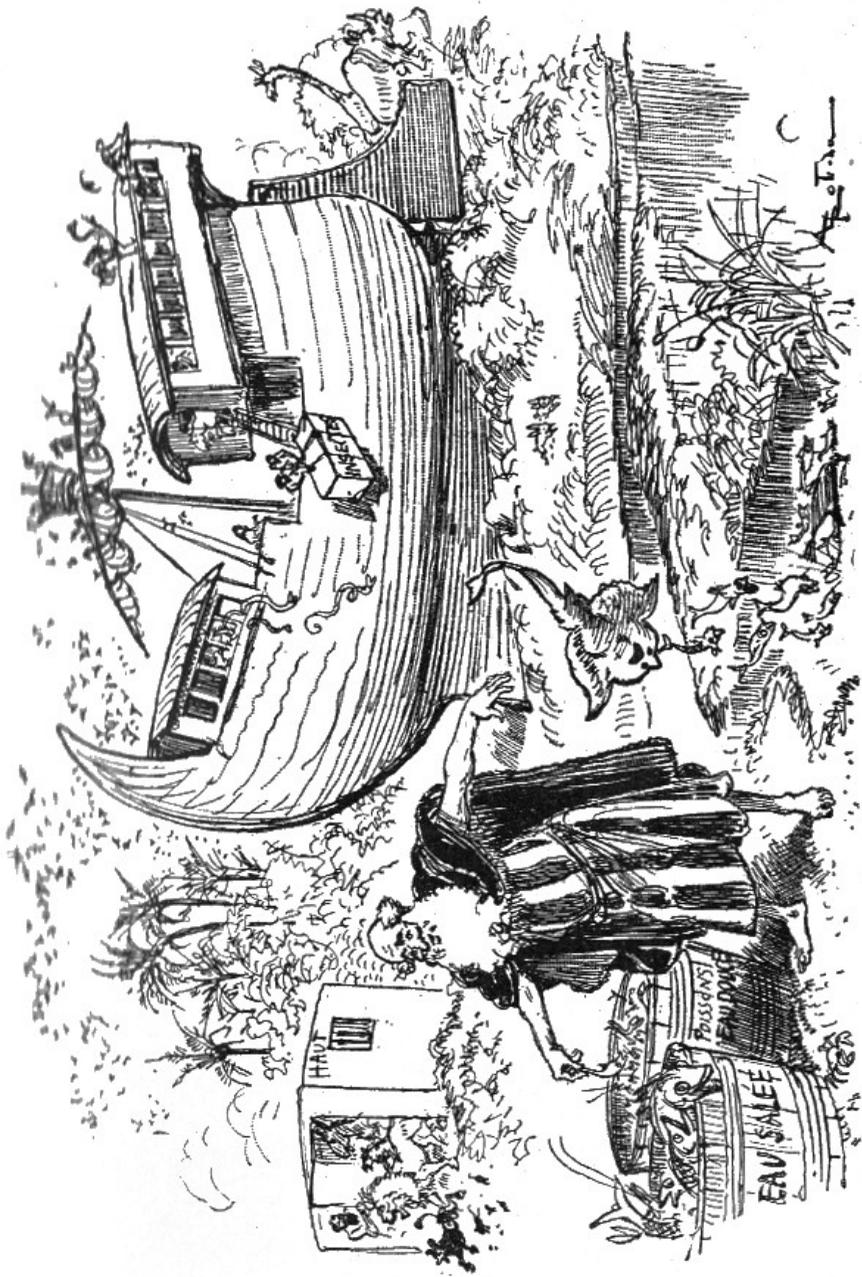
morues enferrées à leurs hameçons. Une vieille légende locale veut que Noé, au sortir de l'Arche, se soit servi de l'étang comme d'un premier vivier ou réservoir pour séparer les petites espèces d'eau douce, et les empêcher de se jeter inconsidérément dans l'immense étendue d'ondes salées répandues encore partout. En ces premiers temps, alors que Noé avait fort à faire, de légères erreurs semblent bien s'être produites et des petits poissons étourdis peuvent, par inadvertance ou esprit d'aventure, avoir déjoué les précautions. Toujours est-il qu'il y a de tout dans cet étang que les grandes chaleurs font à peine baisser de quelques centimètres, tranquille et délicieux paradis pour la gent aquatique.

Il y a sur le vieux château bien d'autres légendes, on se murmure tout bas bien des tragiques et horribles aventures de batailles, d'assauts vaillamment soutenus ou d'escalades nocturnes après lesquelles des choses terribles se passaient dans tous les coins et recoins du castel, la lutte se poursuivant de tour en tour, de bâtiment en bâtiment, des toits aux caves, - et à propos de caves, bien des histoires de souterrains forant la montagne jusqu'à des cinq ou six lieues. Il faudrait des volumes pour raconter tout cela. Nous n'entreprendrons pas de les rapporter, nous dirons seulement comment et pourquoi, par suite de quels mémorables événements ayant soulevé une bien étrange émotion dans

tout le pays, on ne l'appelle plus à l'heure actuelle que le château de la bête au bois dormant.

Et à qui ces tours féodales, ces vieilles et fières murailles ? À qui ces bois touffus, ces grands arbres vénérables, presque druidiques ? À qui cet admirable étang dormant dans un silence solennel sous les épaisses verdure ? À M. de Boucagnol, homme d'aspect aussi imposant que son castel, beaucoup moins vieux, certes, et moins croulant, ancien diplomate suivant les gens bien informés, venu au sein de la belle nature se reposer des grands travaux et des lourdes préoccupations de sa carrière. Mais voici M. de Boucagnol lui-même, qui fume un cigare, vraiment féodal par ses proportions, sur la terrasse dominant les vallons, et qui suit d'un œil pensif tantôt les volutes de fumée qu'il lance en l'air à intervalles rapprochés, tantôt les méandres de la Moussette fuyant sous les broussailles ou les roseaux près des murailles.

M. de Boucagnol est un homme d'une cinquantaine d'année à peine, fortement charpenté, campé sur des jambes taillées pour porter une maison, et cachant sous son veston élégant des biceps considérables. Malgré ses moustaches épaisses à fournir la barbe entière d'un sapeur de notre époque dégénérée, et ses énormes sourcils qui semblent une



Noé s'est servi de l'étang comme d'un premier vivier

seconde paire de moustaches à peine moindre, la physionomie de M. de Boucagnol respire une bienveillance et une douceur parfaites. On y sent l'aménité du grand seigneur, la fine distinction du diplomate dont la vie s'est passée à mettre du moelleux dans les discussions et conversations internationales, parfois difficiles à conduire sans heurts ni froissements.

M^{me} de Boucagnol, assise dans un fauteuil d'osier, non loin de son mari, travaille à une délicate broderie. D'un geste élégant de ses mains aristocratiques, elle tire l'aiguille ou prend dans la corbeille à ouvrage de fins ciseaux pour couper les fils, ou encore lève son face-à-main à monture d'écaillé pour jeter un regard dans la vallée, sur la route qui serpente et se perd au loin. Ce nuage de poussière tout là-bas, au dernier tournant, est-il soulevé par une carriole de paysan ou par une voiture amenant quelque visite au château ?



M. de Boucagnol fume un cigare vraiment féodal.
par ses proportions

II. Sylvestre et Cléopâtre.

« Sylvestre ! que faites-vous, mon ami ? »
C'est la voix de M^{me} de Boucagnol qui veut tirer son ami de la rêverie où il semble plongé.

« Cléopâtre, je m'embête à cinq cents francs la minute ! répond M. de Boucagnol d'une voix dolente.

— Hein ? plait-il ? vous vous quoi ?

— Pardon, je m'ennuie, Cléopâtre, je m'ennuie ! je me dessèche comme une vieille croûte de pain derrière...

— Fi de ces expressions où se décèle la vulgarité de votre âme !

— Que veux-tu, Cléopâtre, c'est plus fort que moi !

— D'abord, je vous prie de ne pas oublier de me vouvoyer comme je vous vouvoie... et ensuite je vous conseillerai, puisque les loisirs vous pèsent, de consacrer vos facultés et votre temps - ah ! vous avez beaucoup plus de l'un que des autres ! - à des occupations un peu relevées. Il y a la science et les beaux-arts. Vous auriez vingt existences à

employer que vous trouveriez là de quoi noblement les occuper !

— Je ne demanderais pas mieux que d'avoir les vingt existences assurées bout à bout, je m'arrangerais... mais, en attendant, je...

— Vous l'avez déjà dit ! Prenez votre palette et vos pinceaux...

— Ah ! non, la peinture ne me dit plus rien ; jadis, oui, ça marchait ; maintenant, je ne suis plus en train...

— Ce sont ces sujets ridicules, vos grandes toiles, bonnes pour des baraques de saltimbanques ! Je vous demande un peu, des combats d'ours dans les mers polaires, des tigresses défendant leurs petits, des lions éventrant des chevaux ou avalant une demi-douzaine d'Arabes... quels sujets ! et quelle peinture sanguinolente, violente et commune !

— Je ne sais faire que ça, tu le sais bien, ma chère Cléopâtre, l'habitude !

— Je vais vous en donner, moi, des sujets : *l'Aurore aux doigts de rose ouvrant les portes de l'Orient*, ou bien *la naissance des grâces*, ou bien *la Nymphé Calipso*, ou bien...

— Non, non ! gémit M. de Boucagnol, je ne réussirais jamais *l'Aurore*, ni *Calypso*, ni les *Grâces*...



« La peinture ne me dit plus rien ! »

— Puisque l'épaisseur de votre intellect vous interdit d'aborder les sujets nobles et gracieux, laissez les beaux-arts et allez à la science... Prenez votre boîte d'herborisation

et votre filet à papillons...

— Non, la botanique m'ennuie et aussi la comment dites-vous, la chose en ologie ?

— L'entomologie...

— C'est bien ça... courir après les papillons ; non, j'aimerais mieux la pêche à la ligne...



« Tuer de malheureux lapins?... »

— Encore tuer des lapins, de malheureux lapins qui n'essaient même pas de se défendre ? Je t'ai dit, Cléopâtre, que ça me faisait trop de peine !... Tu sais bien, ceux que j'ai... assassinés ainsi, je les ai revus en rêve... J'aimerais mieux proposer une partie de dominos à...

— À qui ? Pas à moi, je suppose, je trouve ce jeu stupide !

— Non, Cléopâtre, à Célestin... ou de billard s'il préfère le billard...

— À Célestin ! proposer une partie de dominos à votre valet de chambre !

— Il refuserait, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez donc aucune idée des usages du monde ? Ah ! mon pauvre ami, du côté de l'intelligence, vous êtes vraiment dépourvu... vous avez été mal servi, on ne vous a pas donné votre compte

et je vous conseille de réclamer. Proposer une partie de billard à votre valet de chambre !

— Dame, il ne me la propose pas lui-même... il faut bien que quelqu'un commence ! Après tout, vous, Cléopâtre, l'autre jour, vous faisiez bien des réussites à Caroline, votre femme de chambre !

— Ce n'est pas la même chose, vous n'avez aucune idée des nuances ! Caroline me semblait préoccupée, je lui ai dit : « — Mon enfant, vous avez quelque tourment, quelque inquiétude... — Non, madame ! — Si, mon enfant, je le vois dans votre œil, je ne veux pas savoir ce que c'est, mais apportez-moi les cartes, je vais vous faire le grand jeu pour vous tranquilliser... Les cartes, bien interrogées, répondent toujours,



« Prenez votre filet à papillons... »

mon enfant, vous allez voir !... » Et voilà ! Caroline a des chagrins de famille, je les lui calme ! C'est comme l'autre jour, nous avons invité le sous-préfet, j'ai voulu savoir s'il viendrait, je l'ai demandé aux cartes ça se fait dans le meilleur monde. Caroline, qui a servi dans le faubourg Saint-Germain, ne s'en est pas offusquée... Et puis, c'est la manière de s'y prendre, tout est là ; vous allez voir ! Caroline, venez un peu, mon enfant. »

La femme de chambre, une jeune personne d'une trentaine d'années, à la figure impassible, avec à peine une nuance d'ironie dans les lèvres pincées ou le nez un peu relevé, se présenta aussitôt et s'arrêta presque militairement, à trois pas de sa maîtresse.

« Madame a sonné ?

— Approchez, Caroline... Donnez votre main... Ah ! il faut que je vous dise, nous causons, monsieur et moi, sciences occultes ; ces questions préoccupent vivement aujourd'hui le monde savant et les académies... Les uns sont pour, les autres contre ; moi, je m'intéresse à toutes les choses qui sortent de la plate réalité et qui entraînent l'esprit jusque... vous comprenez ? Le passé, le présent, l'avenir, les qualités de l'âme, de l'esprit et du cœur, les maladies à éviter, les héritages à attendre, les accidents, les chagrins, tout se trouve d'avance dans les lignes de la main... Les savants de l'antiquité le savaient bien, si

ceux d'à présent font des manières pour le reconnaître ! Tenez, Caroline, je vois dans votre main les deux astres rivaux, la lune et le soleil, qui se combattent et se heurtent ; mais, grâce à cette protubérance par ici et à cette ligne si bien marquée par là, tout finit par s'arranger en une très heureuse combinaison d'influences.

— Je remercie bien madame, fit Caroline.

— Attendez ! Ah ! vous avez des défauts, » Caroline voulut retirer sa main.

« Quelques défauts, laissez-les-moi étudier. Tout est dans la main ! Tenez, je vois que, dans votre enfance, vous avez eu la rougeole...

— Oui, madame.

— Ah ! fit M. de Boucagnol qui regardait en bâillant du côté de la vallée, voici de la visite ; je reconnais la voiture du notaire... et une seconde voiture derrière. »

Et M. de Boucagnol partit à grandes enjambées, bien que la voiture eût encore cinq minutes de montée pour gagner la porte d'honneur. M^{me} de Boucagnol, très digne et plus posée, lâcha la main de sa femme de chambre.

« Mon enfant, nous reprendrons l'étude de votre main plus tard... J'en suis sûre, la science vous dira des choses intéressantes ? »



« Caroline, vous avez des défauts ! »

Sans se presser, elle rattrapa M. de Boucagnol qui se penchait sur la terrasse et faisait à tour de bras des signaux à la voiture engagée dans la montée.

« Sylvestre, dit-elle en lui pinçant le bras, cela ne se fait pas, on ne se précipite pas ainsi à la tête des gens !

— Aïe ! fit Sylvestre en se retournant vivement, tu m'as fait mal... Tu ne vois pas que c'est M. Lecrin, sa femme et ses deux demoiselles. Et une seconde voiture là-bas qui doit

être celle des dames de Larbousset.

— Je le vois bien. Je vais attendre ces dames dans mon petit salon, dit-elle.

— Ces dames, ça m'est égal ; mais le notaire, je vais te lui administrer une tripotée !... »

M. de Boucagnol, hérissant ses grosses moustaches et ses sourcils, eut un geste énergique.

« Hein ?

— Au billard !

— Tenez, vous n'êtes qu'une bête ! vous n'êtes que... »

M^{me} de Boucagnol s'arrêta dans ses effusions et se sauva. La première voiture franchissait la grille d'honneur. M. de Boucagnol jeta élégamment son cigare et s'en fut au-devant de ses visiteurs, une grosse dame et deux jeunes filles blondes, avec un monsieur long, sec et chauve, au visage jaune orné de moustaches voltigeantes, longues et minces. La deuxième voiture arrivait aussi. Il en descendait le vieux M. de Larbousset, président de la société des antiquaires du nord-est, et les dames de Larbousset, c'est-à-dire M^{me} de Larbousset et sa belle-sœur, deux personnes d'âge fort respectable, mais qui s'obstinaient, en dépit de leur cent vingt et quelques printemps à elles deux, et sans égard pour les

goûts archéologiques de leur mari et frère, à s'habiller suivant les modes les plus nouvelles, les plus extravagantes et les plus jeunes que possible.

M^{me} de Boucagnol attendait les visiteuses, languissamment étendue dans une bergère de son petit salon. Il y eut un petit quart d'heure d'effusion et de minauderies entre ces dames. On se donnait des nouvelles de



La famille de Larbousset.

toute la bonne société de Corbigny, on causait des derniers événements ; on disait quelles dames se trouvaient au jour de la sous-préfète ; quelle nouvelle forme de chapeau devait triompher en la saison commen-

çante, etc., etc.

M. de Boucagnol, assis entre les deux messieurs, ne soufflait mot et semblait souffrir. Baissant les yeux quand il sentait les regards se diriger vers lui, il attendait une éclaircie dans la conversation et cherchait un biais pour arriver à parler du billard.



« Je parlais d'un ours blanc... »

« Beau temps, put-il dire enfin, rouge d'émotion, un soleil à faire éclore des œufs de crocodile dans la campagne.

— Vous trouvez, St M. de Larbousset, il me semble qu'il fait presque frais...

— C'est ce que je voulais dire... Bientôt, il fera un soleil à donner la migraine à une pan-

thère de Java ; mais, aujourd'hui, c'est une température presque à enrhummer un phoque des mers polaires.

— Euh ! Euh ! Et M. Lecrin.

— Ou, si vous le préférez, à donner des engelures à un ours blanc ! À propos d'ours blanc, que penseriez-vous, pour nous dégourdir, d'une petite partie de...

— Vous dites ? fit M^{me} de Boucagnol, regardant sévèrement son mari.

— Oh ! rien du tout ; je rappelais un certain ours blanc, vous savez bien, qui... que... a qui je fus obligé de...

— Vous dites ? répéta plus vivement M^{me} de Boucagnol.

— Non... oui... si ! je parlais d'un ours blanc ; quelles dents et quelles griffes il avait, le brigand, quelles pattes ! quelle bataille !

— Sur une banquise, dit M^{me} de Boucagnol.

— Oui, c'est cela, sur une banquise, je l'oubliais, un énorme glaçon ! j'étais sans armes !

— Et vous l'avez tué ?

— Oh ! non, au contraire !

— Mais, alors, serait-ce lui qui ?... mais non, puisque...

— Je parlais de cet ours qui avait des dents formidables et je disais faut-il que la nature



prévoyante ait songé à la nécessité de trouver de l'ivoire pour les billes de billard...

— Comment ? fit M. de Larbousset étonné, les dents d'ours blanc ? mais l'ivoire vient des dents d'éléphant...

— Ah ! quelle distraction ! s'écria M. de Boucagnol, où avais-je la tête ? Mais certainement, les dents d'éléphant ! Ça me connaît, l'éléphant, j'en ai eu... j'ai chassé l'éléphant, veux-je dire ! Tenez, un surtout ; il me saisissait avec sa trompe au milieu du corps et me...

— Oh ! firent les dames avec des gestes d'effroi.

— Mais je n'en suis pas mort ! Je voulais

dire ceci : quelle chance que la nature ait pensé à mettre dans les forêts de l'Inde une bonne provision d'ivoire pour...

— Toujours vos combats et vos chasses ! dit M^{me} de Boucagnol, vous ne rêvez que carnages et massacres ! Fi !

— À propos de combes, se hâta de dire M. de Boucagnol, pendant que ces dames causent modes et nouvelles de la ville, nous pourrions aller au billard engager une terrible bataille.

— Je vois, dit le notaire Lecrin, que l'inaction pèse à M. de Boacagnol !

— Depuis que vous avez abandonné la carrière et ses luttes, ajouta M. de Larbousset, vous...

— Je me rouille déclara M. de Boucagnol. Oh ! les belles émotions d'autrefois, les joies de l'action corps à corps, lutter pied à pied, l'œil rivé sur celui de l'adversaire...

— Pour les natures ardentes comme celle de M. de Boucagnol, c'est une carrière de luttes bien passionnantes que la diplomatie ! dit M^{me} de Boucagnol. Calmez-vous, mon ami, et laissez ces souvenirs !

— Mais je parlais chasses aux fauves, dit Boucagnol, et non diplomatie... allons au billard.

— Ces diplomates ! toujours la réserve pro-

fessionnelle dit finement M. de Larbousset, ils ont toujours peur de se laisser aller à livrer quelque secret d'État ! Voyons, vous avez dû occuper des postes dans les pays d'Extrême-Orient ?

— Oui, oui, certainement ! Les lions, les tigres, les panthères, je ne connais que ça !

— Et mademoiselle votre fille ? disaient en chœur les dames de Larbousset, quand aurons-nous le plaisir de la voir ? Elle doit être charmante, certainement !

— Bientôt, je pense, répondit M. de Boucagnol, mais elle est si bien au couvent, ces dames sont si contentes d'elle !... M^{me} la supérieure ne tarit pas en éloges sur sa douceur et ses dispositions... »

III. Indiscrétions sur le vrai Boucagnol.

Autant le dire tout de suite, puisque l'on finirait toujours par le savoir M. de Boucagnol n'est pas du tout, comme on le raconte, un ancien diplomate ; c'est tout simplement Sylvestre Boucagnol, ancien dompteur retiré des affaires après fortune faite en vingt-cinq ans de tournées à travers l'Europe, à la tête d'une ménagerie superbement montée, promenant, en une vingtaine de grandes cages, lions de l'Atlas indomptables, panthères de Java, tigres du Bengale, crocodiles, serpents boas, ours noirs, gris et blancs, etc., sans compter le menu fretin, les phoques ou les singes chargés des intermèdes comiques.

Pendant vingt-cinq ans, le terrible Sylvestre Boucagnol a fouetté, bâtonné, cravaché à tour de bras ses pensionnaires, administré d'effroyables tripotées à une infinité de lions, de tigres, d'ours ou de panthères qu'il forçait, nonobstant griffes acérées, muscles de fer et mâchoires féroces, à se courber sous son ter-



Pendant vingt-cinq ans le terrible Sylvestre a parcouru le monde.

rible regard et à ramper bassement sur le ventre devant lui, jusqu'à venir lécher le vernis de ses mirifiques bottes. Tous les jours presque, pendant vingt-cinq années, Sylvestre Boucagnol a contraint le roi des animaux à faire de la voltige ou une partie de dominos avec un simple caniche ; il a, par la force, amené des tigres à fraterniser avec d'innocents agneaux ; sur un simple froncement de ses sourcils, des panthères ont sauté à travers des cerceaux, des ours ont valsé aux sons d'un orgue de Barbarie tourné par des chimpanzés de caractère désagréable !

Dans ces voyages de la ménagerie Boucagnol à travers toutes les capitales et grandes villes européennes. M^{me} Cléopâtre Boucagnol tenait la caisse. C'était une enfant de la balle, une ancienne écuyère qui, jadis, dans un cirque suivant à peu près les mêmes itinéraires que la ménagerie, passait à travers les cerceaux de papier en galopant debout sur une jambe, aux sons d'une musique entraînante, sur le dos d'un cheval de haute école.

Sous la haute direction de M^{me} Boucagnol, personne d'ordre et de caractère, les affaires de la ménagerie prirent une autre tournure qu'avec Boucagnol célibataire, lequel se reconnaissait trop artiste et trop poète pour savoir se débrouiller en administration. On ne traite pas les chiffres à coups de cravache, on ne les fait pas cavalcader tout seuls, il faut

les mener doucement et sagement. Et ce terrible Boucagnol, qui conversait à coups de pieds avec les lions et les tigres, se montrait d'une timidité déplorable avec les hommes. Précédemment il se laissait gruger par son personnel, non celui ai quatre pattes, mais l'autre, par ses fournisseurs et par les aubergistes. M^{me} Boucagnol mit tout le monde au pas. À elle les chiffres, à Boucagnol les simples lions, tigres ou panthères. À elle le personnel, les fournisseurs et les aubergistes ! De cette façon, la ménagerie prospéra tant et si bien qu'un beau jour, M. et M^{me} Boucagnol, fatigués de leurs interminables voyages, purent se retirer des affaires avec cinquante bonnes mille livres de rente.

Non sans un pénible serrement de cœur, le terrible Boucagnol se sépara de Casimir, son lion de l'Atlas, et de Lodoïska, sa tigresse favorite, de ses ours et de ses léopards, qui s'en allèrent sous d'autres cieux recevoir des coups de cravache d'une autre main que la sienne ; mais M^{me} Boucagnol l'avait décidé, on avait acheté le château de Cabroval, en vente depuis deux cent cinquante ans, et cédé avec son parc et ses terres pour quelques dizaines de mille francs ; on allait devenir châtelains.

M^{me} Boucagnol montra dans la mise en valeur du domaine son esprit d'ordre, son entente des affaires. En peu de temps les ra-

vages des siècles, les désastres causés par l'abandon, furent réparés, les bois furent aménagés, la ferme louée ; une restauration intelligente mit le château en état de recevoir



Madame Boucagnol tenait la caisse.

ses nobles maîtres. Le bâtiment principal, tout en conservant sa physionomie féodale, fut pourvu de tout le confortable désirable et meublé avec le goût et le souci de l'élégance

moderne qui distinguaient M^{me} Boucagnol. On s'était gardé de toucher aux tours éventrées, aux remparts abîmés et à tout ce qui constituait l'originalité de l'installation ; on avait consolidé simplement sans rien changer.

Pour faire bonne figure dans le voisinage, Cléopâtre Boucagnol résolut de bannir tout souvenir de l'existence passée et proclama que M. de Boucagnol était un ancien diplomate. Les affaires de ce monde ne marchant pas à son gré, M. de Boucagnol avait quitté la carrière pour se consacrer uniquement aux élégances mondaines et à l'agronomie. On eut bien vite quelques relations distinguées, les dames des châteaux voisins et la bonne société de la ville de Corbigny : les magistrats, les deux notaires, quelques notables choisis.

M. de Boucagnol, de sa nature un peu timide, se sentait quelquefois gêné au sein de la bonne compagnie, avec les dames qui venaient jouer au tennis, ou les graves messieurs en visite cérémonieuse. Il craignait de dénoncer par quelque faute lourde sa longue ignorance des bonnes façons, son manque d'éducation première. Ah ! il n'avait pas passé son baccalauréat ès belles manières, lui ; il n'avait pas été élevé sur les genoux des duchesses. Dompteur, fils de dompteur, il était né sur une grand'route, dans la roulotte qui

précédait les cages des bêtes, dont les rugissements bercèrent ses premiers sommeils ; à coups de cravache il donnait des leçons de maintien à ses lions ; comment aurait-il appris à faire des grâces dans un salon ? Comment arriverait-il à présider sans graves impairs un dîner de cérémonie dans son château, lui qui s'entendait surtout à distribuer, avec une fourche, les beefsteaks de dernière catégorie à ses anciens pensionnaires ? Terrible problème ! corvée surtout, jusqu'à présent encore, pour M. de Boucagnol ; l'habitude viendra, il faut l'espérer, mais ce sera dur.

Par un calcul fort astucieux, M. et M^{me} de Boucagnol avaient monté leur maison avec des domestiques pris à Paris, dans le monde le plus élégant, et possédant sans craquelures le vernis du noble faubourg. Ceux-là, certes, pouvaient aussi passer, même à Paris, pour des diplomates en fonctions, pour des ministres plénipotentiaires envoyés à des congrès. À se frotter à ces imposants valets de chambre, on ferait bien vite son apprentissage du bon ton et des façons élégantes, on apprendrait beaucoup de choses sans en avoir l'air.

En attendant, Boucagnol souffrait. Il commençait à peu près à savoir se tenir dans son salon ; mais, en présence de ces domestiques trop imposants, dont l'œil sévère et dédai-

gneux avait l'air de suivre ses moindres mouvements en donnant parfois par un clinement des marques de chagrin ou de désapprobation, il restait néanmoins gêné, plus peut-être que devant ses invités. Avec ceux-ci la timidité de l'ancien dompteur passait pour de la réserve diplomatique c'était du calme froid à la Metternich.

Les façons de M^{me} de Boucagnol déroutaient davantage les suppositions des notables de Corbigny. Certes, on sentait chez elle une distinction native et l'habitude du monde, du très grand monde même, mais elle montrait parfois des emballements singuliers, une exubérance de manières assez étrange. Elle devait avoir vécu au soleil des tropiques dans les cours des despotes orientaux, et commandé dans des palais à des troupes d'esclaves !

Après les premiers temps de l'installation, M. et M^{me} de Boucagnol étaient tombés dans un ennui profond. Le calme sans nuages de leur nouvelle existence, qui leur semblait si doux au commencement, leur pesait, maintenant. Plus de mouvement, plus de tracas, plus de caravane à diriger, de tribu nomade, nombreuse en bêtes et en hommes, à conduire de ville en ville ; plus de bêtes fauves à maintenir en tranquillité par la quotidienne ration de viande et de coups de fouet, plus de personnel à tenir au doigt et à l'œil.

Rien à faire qu'à s'ennuyer en attendant les visites, ou s'ennuyer encore en allant bourgeoisement les rendre.

Cela leur était dur. Il y avait bien Colette Boucagnol, leur fille, qui aurait pu apporter un élément de gaieté et de mouvement dans la maison. Certes ! Et même trop de gaieté et de mouvement. C'est pour cela qu'en se séparant de la ménagerie, M. et M^{me} Boucagnol avaient jugé également nécessaire de se séparer de leur fille. On l'avait mise au couvent pour y apprendre les bonnes manières, la tenue, les convenances, les façons modestes et discrètes, le calme et la douceur, toutes qualités indispensables aux jeunes personnes et qui ne peuvent, vraiment, s'acquérir en vivant dans une ménagerie, côte à côte presque, avec des lions et des ours.

Colette avait horreur de la discipline de son couvent, elle le déclarait dans chaque lettre, mais elle devait y rester jusqu'au jour, hélas ! encore lointain d'après la Mère supérieure, où son éducation serait parfaite et où l'on pourrait la produire sans inconvénients dans la bonne société.

Et l'ennui commençait à aigrir le caractère de M^{me} de Boucagnol ; elle devenait difficile et faisait peser une lourde tyrannie sur son mari ; elle le morigénait, le gourmandait du matin au soir, éclatait à tout propos en des scènes violentes auxquelles le pauvre M. de

Boucagnol ne pouvait opposer qu'un air de souffrance bien propre à augmenter la colère de madame.

IV. L'indisciplinée Colette.

Comme M. et M^{me} de Boucagnol venaient de reconduire leurs visiteurs, madame un peu soulagée par une longue causerie, et monsieur légèrement dérouillé par une émouvante partie de billard, à la fin de laquelle il bondissait presque autour du meuble et semblait brutaliser les billes, le valet de chambre leur apporta deux lettres sur un plateau. Ils reconnurent tout de suite l'écriture des adresses.

— Colette ! s'écria Boucagnol déchirant l'enveloppe.

— Madame la supérieure des *Violettes* ! dit M^{me} de Boucagnol.

— Ça va très bien, fort bien, admirablement ! dit Boucagnol après avoir parcouru les premières lignes de sa lettre.

— Oh ! fit M^{me} de Boucagnol au premier regard sur la sienne, écoutez un peu et vous allez voir si tout va aussi superbement !

Couvent des Violettes, Lille.

« Madame,

« Nous avons tout fait et tout tenté jusqu'ici pour essayer d'amender le caractère indocile de mademoiselle votre fille et de modifier ses façons ; mais je me vois, aujourd'hui, forcée de reconnaître que tous nos efforts ont été vains. Il nous faut renoncer à la tâche ardue que nous avons entreprise ; l'indiscipline de M^{lle} Colette est telle, elle a tellement aggravé la coupable excentricité de ses façons, qu'il devient impossible de la garder plus longtemps. J'ai le regret de vous prier de la venir chercher le plus tôt que vous pourrez.

« Veuillez, je vous prie, etc... »

— Quelle horreur Renvoyée ! s'écria M^{me} de Boucagnol. La malheureuse enfant ! C'est bien de vous qu'elle tient sa détestable nature !

— C'est étonnant, dit Boucagnol, cela marchait pourtant si bien... Écoute sa lettre !

« Cher papa et douce maman,

« D'abord, tout va bien. Ma petite santé est, comme d'habitude, délicieuse, sauf que je passe mes jours et mes nuits à m'ennuyer, comme de juste à m'ennuyer de vous, et à travailler le reste du temps... »

— Tu vois, ça va très bien, je ne comprends pas madame la supérieure. Colette est si

douce, si travailleuse et si disciplinée !... je continue !...

« Oh ! oui, je m'ennuie, oh ! oui, je travaille. Seulement, comme on ne peut pas se laisser périr, soit d'ennui, soit de travail, je cherche quelques distractions pour conserver la petite santé dont je vous parlais. Il y a longtemps que les petits jeux, vous le comprenez, ne m'amuse plus guère, alors j'ai cherché autre chose, et j'ai trouvé le jeu de saute-mouton qui est à la fois une récréation et un exercice salutaire. Mes compagnes, qui



« J'ai trouvé le jeu de saute-mouton. »

n'avaient jamais joué à saute-mouton, ont été ravies. Il y avait aussi le cheval fondu qu'elles ne connaissaient pas non plus et qui a obtenu un certain succès auprès des grandes, ainsi que la marelle à cloche-pied qui est un jeu bien tranquille, comme je le disais à madame la supérieure qui n'était pas contente. Je lui ai dit que ces jeux là se jouaient partout, et que si elle ne les connais-

sait pas j'en étais bien surprise. Alors, comme on a défendu ces jeux-là, j'ai bien été forcée d'en trouver d'autres nous avons joué à la balle empoisonnée et nous avons cassé trente-huit carreaux. Ce n'était pourtant pas ma faute s'il y a trop de fenêtres donnant sur le préau. Madame la supérieure m'a fait venir parce que, lorsqu'on a compté les carreaux, j'en ai cassé deux de plus pour faire un compte juste. Madame la supérieure était encore moins contente qu'avec les autres jeux, et j'ai été punie. Ne sachant plus quoi faire, il nous a bien fallu reprendre le cheval fondu et le saute-mouton qui sont délicieux pour la santé et point dangereux du tout pour les carreaux. On m'a fait encore des histoires. Alors, n'est-ce pas, comme j'étais encore moins contente que madame la supérieure, j'ai dit : « C'est comme ça, eh bien nous allons faire une révolution comme dans les collèges. » Et nous avons fait une révolution, ou plutôt j'ai essayé de faire une révolution. Nous nous sommes enfermées dans le réfectoire, derrière une barricade de tables et de chaises et j'ai dit à madame la supérieure : « Faites venir la troupe ! faites venir les cuirassiers avec leurs cuirasses et leurs grands sabres ! » Les cuirassiers n'ont pas eu besoin de monter à cheval, car au bout d'une heure je n'étais plus qu'une derrière ma barricade, les autres ayant eu peur. Madame la supérieure est venue avec sa figure sévère, elle a

pris la barricade toute seule, parce que j'ai dédaigné de la défendre, et elle m'a dit alors que j'étais renvoyée ; et l'on m'a mise dans une chambre à part, avec la sœur Saint-Placide qui est très vieille et très sourde, en attendant que vous veniez me chercher pour délivrer le couvent de ma présence dangereuse.



J'ai cassé quelques
carreaux... »

« Comme je m'ennuie plus que jamais avec la sœur Saint-Placide, je me décide à ne pas vous attendre et à m'en aller je vous en préviens par cette lettre, que je vais jeter par la fenêtre avec une pièce de dix sous dans un papier, dans l'espoir qu'un passant charitable la ramassera et la mettra à la poste.

« Demain soir votre fille persécutée aura quitté son cachot et sera dans vos bras. Je vous embrasse bien fort en attendant.

« COLETTE. »



« Faites venir les cuirassiers ! »

« P.-S. — Ne vous tourmentez pas pour mon évasion, ça ne sera pas difficile. Il n'y a qu'à descendre par la fenêtre et à sauter par-dessus le mur. C'est pour demain matin à cinq heures. »

— C'est désespérant ! s'écria M^{me} de Boucagnol, quelle triste nature !

— Quelle chance, Colette va revenir ! déclara M. de Boucagnol en se frottant les mains, la mine soudain joyeuse.

— Vous êtes stupide ! Renvoyée du couvent ! c'est une catastrophe, rien n'est plus humiliant pour elle et pour nous...

— C'est ce que je voulais dire, fit Boucagnol.

— Une éducation manquée ! J'espérais tant du couvent pour modifier ses allures, pour nous la transformer en une vraie demoiselle et lui donner ce cachet de distinction qui lui manque, hélas ! et, je le crains bien, lui manquera toujours malgré mes efforts ! Vous l'avez si mal élevée, votre fille ! Quel esclandre ! mon Dieu ! quel esclandre !

— Quel esclandre ! gémit Boucagnol tout en continuant à se frotter les mains.

— Jamais je n'oserai présenter dans le monde, chez les personnes distinguées que nous voyons, cette petite sauvage dont le ton et la tenue scandaliseraient toute la société de Corbigny ! jamais, jamais !

— Cléopâtre, je la garderai ici, moi, dit sévèrement Boucagnol, pendant que tu feras tes visites à Corbigny !

— Oui, vous saisissez avec empressement l'occasion de faire des impolitesse... Enfin ! pour la façon dont vous vous tenez dans le monde, il est préférable de vous y montrer le moins possible ! je n'avouerai Colette que le jour où elle sera vraiment une personne dis-

tinguée... D'ici là, en pénitence ! Quel esclandre, mon Dieu, quel esclandre ! Que faire ? aller la chercher au couvent des Violettes ?

— Il n'y a pas de train pour Lille ce soir, et d'ailleurs, elle nous dit que ce n'est pas la peine et qu'elle va revenir toute seule... Moi, je suis bien tranquille : un étage, un petit mur, Colette n'est pas embarrassée pour si peu, nous allons la voir arriver. Qu'est-ce que je te disais. regarde la-bas !

*La gloire est une couronne,
Elle remplace aussi...
Elle remplace aussi... la liberté !!!*

chantonna M. de Boucagnol d'une voix qui semblait un rugissement.

— Modérez cette gaieté malséante, dit amèrement M^{me} de Boucagnol une pareille équipée n'est pas pour réjouir le cœur d'une mère Pas de tenue, votre fille, et avec cela d'une ignorance Elle n'a jamais eu que des prix de gymnastique !

— Tiens ! fit Boucagnol, qu'est-ce que je disais, regarde là-bas !

— Où ? Quoi ?

— Cet âne, c'est Colette !

— Un âne ?

— Avec quelqu'un dessus ! Cet âne qui galope, Colette est dessus, je reconnais sa ma-

nière de brandir la cravache... la voilà !

— Ah ! je vais la recevoir vertement et je compte que vous allez montrer un peu de sévérité aussi, n'est-ce pas ?

— Sois tranquille, je vais être dur, je vais être cruel, même !

Boucagnol se précipita suivi de madame, qui tenait à surveiller d'un peu près l'expression de cette sévérité. Une jeune fille, le chapeau jeté en arrière par la course et les cheveux un peu en désordre, faisait trotter vigoureusement sa monture par des moulinets de cravache et des hop ! hop ! encourageants, et s'arrêtait bientôt devant la grille du château, derrière laquelle se montrèrent tout à coup à ses yeux M^{me} de Boucagnol, muette, la figure navrée, la tête basse, et les bras tombants, telle la statue du découragement, et M. de Boucagnol, au second plan, la bouche ouverte par un rire silencieux sous ses grosses moustaches et les bras en l'air en signe de joyeuse bienvenue.

« Bonjour, p'pa ! cria Colette en sautant à bas de son âne, bonjour, m'man, c'est votre malheureuse fille persécutée !

— Détestable enfant dit M^{me} de Boucagnol arrêtant d'un geste les effusions, d'où sortez-vous, mademoiselle ?

— Je descends de mon âne, dit Colette es-

sayant de mettre des larmes dans sa voix, et
je sors des cachots... P'pa, embrasse-moi



« Bonjour, p'pa! » cria Colette.

pour me consoler, seulement m'éborgne pas
avec tes moustaches !

— D'où sortez-vous ? répéta M^{me} de Boucagnol.

— Je descends du train : il y a six kilomètres, vous savez, de la station de Corbigny jusqu'ici ; alors, comme il me restait vingt-deux sous de ma bourse, j'ai acheté un petit pain et loué cet âne... On viendra le chercher demain... P'pa, tu devrais bien me l'acheter, il trotte et galope supérieurement !

— Voilà déjà vos goûts élégants qui se manifestent ! s'écria M^{me} de Boucagnol un âne, ici, au château, quand nous avons des chevaux de prix dans nos écuries...

— Nos chevaux sont des bêtes trop distinguées, dit M. de Boucagnol, ils ne consentiraient pas à frayer avec un simple baudet...



« Détestable enfant ! » dit Madame Boucagnol.

— Allons, M. de Boucagnol, un peu plus de sévérité, s'il vous plait ! Est-il possible, malheureuse enfant, de causer un tel scandale ! Introduire la révolution dans un pensionnat si paisible avant votre arrivée ! Et c'est ma fille qui se rend coupable de pareilles horreurs, qui casse tous les carreaux, met à sac le réfectoire, et se livre à des désordres nécessitant l'intervention de la force armée !

— Mais non, m'man, malheureusement les cuirassiers ne sont pas venus.

— Non ! non ! vous n'êtes pas ma fille ! Oserai-je vous présenter comme telle aux personnes de notre société ? Pour avoir honte de vos façons, pour rougir de votre tenue ?... Ah ! ah ! je vais m'occuper moi-même de votre éducation, je vais me mettre à cette tâche, si rude que tout le monde y renonce, d'améliorer la vulgarité de vos façons, de réfréner votre indiscipline, de corriger votre déplorable tenue. Quelle besogne, grands dieux, quelle besogne ! Jusqu'à ce que je l'aie menée à bonne fin, vous n'êtes pas ma fille ! Sylvestre, voulez-vous ne pas l'embrasser !

— Ne te fâche pas, Cléopâtre, je l'avais embrassée par inadvertance, je reprends mon embrassade ! »

V. Lions, boas et crocodiles d'occasion.

M. de Boucagnol, en élégant costume de voyage, une petite sacoche en bandoulière, achevait avec quelque difficulté de mettre des gants, rouges presque à rendre honteux les coquelicots. Il avait la mine souriante, là moustache joyeuse, tandis que M^{me} de Boucagnol, nonchalamment étendue sur sa chaise, semblait un peu plus de mauvaise humeur que de coutume.

« Je serai de retour demain soir ou après-demain au plus tard, dit Boucagnol ayant achevé de tirer ses gants. Ne t'ennuie pas trop, Cléopâtre, c'est une surprise pour ta fête, une petite surprise, tu verras...

— Bien, bien, ne faites pas de folies en bijoux, ces babioles me laissent très froide...

— Je voudrais que tu soyasses contente...

— Pas d'imparfaits du subjonctif, je vous

l'ai déjà dit, ils ne vous réussissent pas.

— Bah ! entre nous ! N'importe, tu seras contente ! ne t'ennuie pas surtout ; je vois que tu t'ennuies et je veux que cela se passe... Va donc voir la dame du sous-préfet avec Colette.

— Encore une fois, je ne présenterai Colette dans le monde que lorsqu'elle aura acquis les bonnes manières indispensables...

— Depuis quinze jours qu'elle est ici, la pauvre petite, on ne l'a encore montrée à personne. L'autre semaine, le jour du grand dîner, elle est restée en pénitence dans sa chambre, c'était dur !... et elle travaille tout le temps....

— Il le faut bien, son éducation est, hélas ! bien loin d'être achevée !

— Elle est à son piano, écoute... Qu'est-ce qu'elle joue là ? *La Marseillaise* ou bien *Au clair de la Lune* ? je ne distingue pas bien... Mais je me sauve, voici l'heure pour le train. À demain la petite surprise pour ta fête, Cléopâtre !

— À demain, dit languissamment M^{me} de Boucagnol.

— En route ! »

M. de Boucagnol exécuta un vif moulinet avec sa canne au grand péril des potiches du salon et sortit comme une trombe. Deux mi-

notes après, il roulait sur la route de Corbigny pour gagner la station du chemin de fer. Il avait tiré un journal de sa poche, le *Progrès de Corbigny*, et le pliait sur sa quatrième page.

« Quelle chance, disait-il, que l'autre jour je me sois ennuyé tellement à fond que j'en ai lu et relu le *Progrès* jusqu'aux annonces. j'aurais laissé échapper cette occasion !... Bonne idée, bonne affaire !... Cléopâtre, au fond, sera bien contente, et moi aussi... et Colette aussi... Voyons cette annonce :

*SUPERBE OCCASION
POUR MÉNAGERIE OU AMATEUR
À VENDRE*

Grand et magnifique lion de l'Atlas, Crocodiles admirablement dressés, élégante girafe des environs du lac Tanganyika, serpents boas remarquablement constrictors, et autres intéressants animaux.

ON DÉTAILLERAIT

Au besoin, le lion ferait une descente de lit de premier ordre.

S'adresser à l'hôtel du Cheval rouge, à...

— J'espère bien arriver avant tout autre amateur et, avec un peu d'adresse, enlever le tout dans les prix doux... nous allons voir ! Une heure trois quarts de chemin de fer, que c'est long ! Je voudrais déjà y être... Cela m'est parfaitement égal que ce ne soit pas une occasion de premier ordre ! Que les bêtes ne soient pas de première qualité, c'est probable. Mais qu'est-ce que ça me fait ?...

Ce que je demande, ce sont des bêtes tranquilles, une petite ménagerie de père de famille... Tout juste de quoi nous distraire et nous amuser... Que c'est long, une heure trois quarts ! Quelles tortues que ces locomotives !

En chemin de fer, M. de Boucagnol relut vingt fois l'annonce du *Progrès de Corbigny*. Enfin, après deux ou trois changements de train et quelques attentes aux bifurcations, il entra en gare, bondit hors de son compartiment, et sauta dans une voiture :

« Au Cheval rouge !

— Monsieur, dit le cocher, je vous conseillerais plutôt la *Hure d'Or*.

— Au *Cheval rouge* !

— Ou le *Lion d'argent*, ou le *Plat d'étain*, ou la *Corne de cerf*... vous y serez très bien !

— Non, au *Cheval rouge* !

— C'est que je vais vous dire, vous vous ferez manger par les lions, ou bien vous mangerez de l'éléphant à tous les repas...

— Ça m'est égal !

— C'était pour votre bien, ce que j'en disais, allons au *Cheval rouge* ! Figurez-vous, monsieur, qu'ils avaient un vieil éléphant qu'est décédé d'un rhume mal soigné et ils l'ont fait manger aux voyageurs... Les pensionnaires du *Cheval rouge* s'en vont... Vous

comprenez, toujours de l'éléphant !.. C'était une bonne maison pourtant autrefois, mais depuis l'affaire de la ménagerie... »

M. de Boucagnol se leva dans sa voiture, passa les bras derrière le cocher, prit les rênes d'une main et le fouet de l'autre.

« De quel côté le *Cheval rouge*, à droite ou à gauche ? dit-il.

— En face », dit le cocher interloqué.

Il n'y avait que la cour de la gare à traverser, le *Cheval rouge* était tout près ; celui du cocher n'eut qu'à trotter deux minutes, M. de Boucagnol était arrivé.

L'empressement du garçon et de l'hôtelier accourant lui-même montrait que le voyageur ne devait pas précisément encombrer le *Cheval rouge*. Le cocher regardait M. de Boucagnol d'un air de commisération.

« Faites bien attention surtout, le lion a peut-être faim ! cria-t-il en voyant disparaître son client sous la porte cochère.

— Une chambre pour monsieur, dit l'hôtelier, le N°1, la chambre des princes.

— Voyons d'abord vos bêtes, dit M. de Boucagnol.

— Ah ! monsieur vient pour notre superbe collection ? Par ici, monsieur, veuillez me suivre une superbe occasion, monsieur, un

explorateur de l'Afrique centrale qui désire se défaire de ses souvenirs de voyage... Il va se marier, alors vous comprenez, ça le gênerait dans un petit appartement de Paris, alors il m'a confié ses animaux... J'ai déjà refusé les offres de divers jardins zoologiques... Les voici, monsieur, des bêtes splendides, des pièces rares... »

Au fond de la grande cour du *Cheval rouge*, sous une remise toute grande ouverte, se voyaient deux cages en assez mauvais état, aux barreaux rouillés et quelque peu disloqués. Boucagnol s'approchait vivement, mais l'hôtelier le retint :

« Prenez garde au lion, monsieur !

— Je ne le vois guère, votre lion ?

— Écoutez son rugissement !

— Ça, un rugissement ? il ronfle...

— C'est ce que je voulais dire, il est endormi ; il s'ennuie, ce pauvre roi du désert, il se ronge les griffes au *Cheval rouge*, vous comprenez ! Mais vous allez voir quelle mine imposante et terrible lorsqu'il va se réveiller !... Surtout n'ayez pas trop peur et ne commettez pas d'imprudences... »

Une servante qui traversait la cour passa sans façon un balai dans la cage et frappa énergiquement, dans le fond, sur un tas de paille et de couvertures. Un sourd grogne-

ment lui répondit, le roi du désert était là ; il se leva lentement en s'étirant et vint sur le devant de la cage regarder les importuns qui osaient le déranger.

« Hein ? fit Boucagnol, il est joli, votre lion de l'Atlas ! c'est un invalide, mon ami, il est vieux et presque impotent...

— Oh ! monsieur, un animal superbe et en pleine vigueur !... Il vous paraît comme ça à première vue, mais je vous ai dit que c'était une variété de l'espèce ; mon explorateur l'a capturé l'an dernier avec des peines inouïes... et des dangers !

— Oui, oui, connu ! Et les autres bêtes, vos crocodiles ?

— Les voici, monsieur, dans cette caisse.

—Ça ? »

M. de Boucagnol remua du bout de sa canne dans la caisse, puis y plongea les deux bras et tira par le cou une tête qui s'ouvrit dans un long bâillement et retomba ensuite.

« Il y en a deux, fit l'hôtelier, deux énormes crocodiles du Nil...

— Peuh ! Deux énormes crocodiles en bas âge, un peu plus gros que des lézards.

— Vous avez vu quelles dents ? Hélas ! à eux deux, ils ont dévoré l'explorateur qui les a capturés...

— Vous m'avez dit qu'il allait se marier ?

— Oui, oui, je l'ai dit... on l'a retiré, monsieur, on est arrivé à temps... Et voyez l'énorme boa constrictor.

— Où ça ?



Une servante passa le balai dans la cage.

— Dans ces couvertures... Il y a encore une girafe qui servait de monture à l'explorateur dans ses grandes chasses, une bête superbe, vous allez voir !

— Un vieux lion hors d'âge, deux crocodiles

de lait, un boa, une girafe, et c'est tout ?

— Nous avons encore deux ours, un singe et un éléphant, mais ils sont morts, le climat ne leur convenait pas.

— Attendez, attendez, je le connais, votre explorateur... revoyons le lion. Psitt, Clovis, ici, Clovis ! mais oui, c'est lui... Je me disais aussi, j'ai déjà vu ce lion vénérable

et chauve quelque part ; votre explorateur s'appelait Cotignac... ce sont les ruines de la ménagerie Cotignac que vous me montrez là...

— Allons, on ne peut rien vous cacher, dit l'hôtelier.

— Votre lion, l'ai-je assez rencontré sur les routes ! Voilà vingt-cinq ans que je le connais, il était plus fringant que cela autrefois. Ouvrez-moi la porte, que je lui dise deux mots... »

L'hôtelier chercha une clé dans sa poche et la tendit à M. de Boucagnol, qui se mit à fourgonner le vieux cadenas rouillé fermant la



« Ce sont deux crocodiles en bas âge. »

grille.

« Pauvre vieux Clovis ! murmurait Boucagnol en forçant enfin le cadenas, en quelle débîne je te retrouve sur tes vieux jours ! Ce que c'est que de nous ! Quelle misère ! Ah ! c'est que Cotignac n'avait pas une M^{me} Boucagnol pour diriger ses affaires !... Eh bien ! mon vieux Clovis, voyons, un bon mouvement, donne la patte à une vieille connaissance... »

Le lion étonné s'était reculé devant l'intrus jusqu'au fond de la cage. Boucagnol poussa jusqu'à lui.

« La patte, Clovis, allons donc, tu ne me reconnais pas ? »

Boucagnol se pencha pour regarder Clovis dans les yeux. Tout à coup le lion, acculé au fond de la cage, ouvrit une énorme gueule comme s'il allait avaler son visiteur et fit entendre une sorte de miaulement.

« Ah ! ah ! fit Boucagnol lui administrant une énorme tape sur la tête, tu ris ; il paraît que ça te fait plaisir de retrouver un ami ; avance ici ! »

Tout le personnel du *Cheval rouge*, garçons et servantes, était accouru et contemplait la scène avec des yeux effarés.

Boucagnol saisit le lion par la crinière et par la queue et le poussa vers la grille. Le lion

se coucha et Boucagnol s'assit sur sa croupe.
« Maintenant, causons, dit-il a l'hôtelier.



« Voyez l'énorme boa constrictor. »

— Dehors tout le monde ! cria l'hôtelier ; à votre besogne, vous autres ! Allons, ouste, je suis en affaires avec monsieur !... À vous,

Monsieur, reprit-il revenant vers Boucagnol, il est inutile de raconter des frimes... voilà toute la chose la ménagerie Cotignac est tombée en déconfiture. Son directeur a filé en laissant ici en plan ses animaux qui me devaient alors pour 1 599 francs de vivres... Depuis, la dette a augmenté. J'ai donc mis les bêtes en vente.

— Combien ? Quinze mille, des sujets superbes, une véritable occasion !

— Vous l'avez déjà dit ! Je vous offre dix-huit cents francs.

— J'accepte.

— Les voici, dit Boucagnol tirant des billets bleus de son portefeuille.

— Ouf ! dit joyeusement l'hôtelier, nous voilà donc débarrassés de ces pensionnaires encombrants ! Vous ne pouvez pas vous imaginer, monsieur, les ennuis que ces gaillards-là m'ont donnés. Ils coûtaient cher à nourrir et faisaient tort au *Cheval rouge* ; mes habitués s'en allaient tous au *Plat d'étain*. L'éléphant, tombé malade, me ruinait en visites de vétérinaire. Il faut vous dire que, pour diminuer les frais, j'ai fait manger à ma table d'hôte ce qui pouvait se manger, les ours, le singe et l'éléphant... Avec des sauces savantes, ça faisait pourtant du veau ou du roast-beef passable, eh bien la table d'hôte se plaignait tout de même Les voyageurs



« Je vous offre dix-huit cents francs. »

d'aujourd'hui sont devenus bien difficiles, tout se gâte ! Enfin, c'est fini, mes animaux sont à vous ! Permettez-moi une demande indiscreète, est-ce pour empailler ou pour garder ?

— Empailler Clovis ! Pour qui me prenez-vous ? C'est pour garder... Une petite distraction que j'offre à ma femme.

— Ah ! mais, j'ai encore autre chose un vieux gardien resté avec les bêtes... Machu ? où est-il donc, Machu ?

— Voilà, monsieur, il lave la vaisselle ; je vais vous l'envoyer, répondit une voix au fond de la cour.

« L'éléphant me ruinait en visites de vétérinaire. »



— Machu est à vous avec Clovis et les autres... j'espère que vous voudrez bien payer la petite note en souffrance, cent cinquante francs...

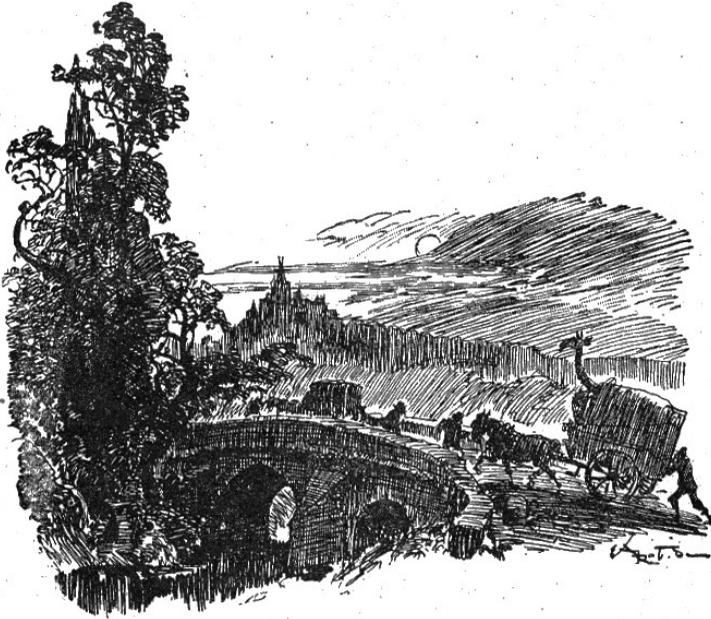
— Comment ! mais il lave la vaisselle, c'est vous qui devriez le payer... »

Machu se présentait ; c'était un homme âgé, tout ridé, avec une barbiche grise et rude et des cheveux rares, hérissés sur son crâne comme les derniers crins d'une brosse chauve.

« Bonjour, Machu, j'ai acheté Clovis, veux-tu venir avec nous ?

— Avec plaisir, monsieur Boucagnol, mais comment, vous, monsieur Boucagnol, vous ! vous achetez un pareil rossignol, ce pauvre vieux Clovis ?

— Pour lui donner ses Invalides... J'achète Clovis, les crocodiles, le boa et la girafe et toi avec... Je suis retiré des affaires, moi aussi, c'est comme petite distraction à la campagne que je vous prends, je l'expliquerai ça en route. Maintenant fais tes paquet, trouve-moi une voiture pour les cages, un cabriolet pour moi, nous partons dans deux heures, je vais déjeuner pendant ce temps-là.



L'arrivée au château.

VI. Les petits cadeaux de M. de Boucagnol.

C'est le lendemain soir, à la nuit tout à fait tombée, que M. de Boucagnol arriva au château avec ses acquisitions ; il pénétra mystérieusement par une entrée de service, bouscula quelque peu, ce qui n'était pas dans ses

habitudes, le domestique qui se trouvait là, et l'envoya bien vite ailleurs voir si l'on avait besoin de ses services. Il ne garda avec lui qu'un jardinier pour aider le vieux Machu à descendre les cages bien fermées et enveloppées de planches, et à les entrer dans la salle basse, encore suffisamment close, d'une tour complètement ruinée par en haut.

Cela fait, il installa provisoirement Machu dans une autre salle servant de remise et attendant à la tour, et gagna le château en se frottant joyeusement les mains. M^{me} de Boucagnol et Colette, en tête-à-tête dans l'immense salle à manger, avaient l'air de fortement s'ennuyer. Elles n'avaient rien entendu de l'arrivée des voitures, aussi l'entrée de Boucagnol les fit sursauter.

« Oh ! papa ! s'écria Colette.

— À une pareille heure ! fit M^{me} de Boucagnol, et le jour de ma fête encore !

— C'est le bon moment pour fêter la Sainte-Cléopâtre ! dit Boucagnom. Bonsoir, fillette ; bonsoir, Cléopâtre ! Ma chère, j'ai tenu en cet heureux jour à t'apporter mon petit cadeau, pour te l'offrir avec cette fleur arrachée à nos parterres. »

Ce disant, il offrit à Cléopâtre une rose quoique peu effeuillée, cueillie en passant dans le parc. Cléopâtre prit la fleur d'un air digne, pendant que Colette se levait pour ve-

nir tâter les poches de son père.

« Eh bien ! dit-elle, et le petit cadeau qui va avec ? Tu l'as donc perdu en route ?

— Non, seulement je n'ai pas pu le monter.

— Pourquoi ?

— Trop lourd !

— Qu'est-ce que c'est donc ?

— Une surprise, naturellement !

— Cela fera-t-il beaucoup de plaisir à maman ?

— Beaucoup, énormément, j'en suis sûr ! et à toi aussi !

— Alors tu sais que je suis friande et maman aussi, quoiqu'elle ne l'avoue pas...

— C'est quelque chose d'extraordinairement bon à manger...

— Heuh ! Heuh !

— Alors, je ne sais plus !

— Il faut venir voir.

— Où est-ce donc ?

— Là-bas, dans la grosse tour.

— Allons, fit Cléopâtre en se levant nonchalamment pour ne pas laisser voir un empressement incorrect, toujours vos façons excentriques de faire les choses !



Machu dans ses fonctions.

— Venez tout doucement, ne faisons pas de bruit... »

Il faisait une nuit superbe, le château se dressait comme une masse d'un noir bleuâtre hérissée de nombreuses pointes qui étaient des tourelles, ou de bizarres lucarnes brandissant des girouettes le plus haut possible dans le ciel étoilé. Le pavé de la cour manquait de régularité, il était raboteux et inégal, descendait par endroits, montait en d'autres. Boucagnol, Cléopâtre et Colette marchèrent vers la tour que les rayons de la lune baignaient d'une clarté fantastique, accentuant les fissures et faisant de gros trous d'ombre aux brèches d'en haut.

« Nous y voilà, dit Boucagnol, vous allez voir mes petits cadeaux ; entrez, il y a de la lumière... »

On entendait taper des coups de marteau dans l'intérieur ; c'était Machu qui faisait le menuisier et arrangeait une fermeture pour la large brèche qui servait de porte ; Boucagnol poussa Cléopâtre et Colette en avant et entra en se frottant les mains.

« Oh ! fit Cléopâtre stupéfaite.

— Des bêtes ! s'écria Colette.

— Des pauvres petites bêtes du bon Dieu, bonsoir, maame, qu'étaient vraiment bien à plaindre, bonsoir, mamzelle ! dit Machu en tirant respectueusement sur ses derniers cheveux pour saluer.

— Mon petit cadeau ! dit Boucagnol. Hein ? pour une jolie surprise, c'est une jolie surprise ! Avance ta lanterne, Machu... Cléopâtre, je te souhaite une bonne fête ! Tout cela est à toi... J'espère que tu ne vas plus t'ennuyer, hein ? Voilà de la distraction, voilà de quoi amuser nos journées que je trouvais un peu longues parfois. Bon, Colette saute de joie ; voyons, ai-je eu une bonne idée pour mon petit cadeau ?

— Votre cadeau est tout simplement ridicule, comme tout ce que vous dites, comme tout ce que vous faites ! déclara majestueu-

sement Cléopâtre ; nous avons bien besoin de nous embarrasser de ces animaux.

— Bon, bon, tu ne veux pas avouer le plaisir que tu ressens, au fond ! Regarde-moi ça, hein, ce majestueux roi de l'Atlas. Allons, voilà que je parle comme l'hôtelier du *Cheval rouge*. Je veux dire : regarde-moi cette bonne vieille bête de lion, vous a-t-il une figure honnête, ce vieux bonhomme de Clovis... Pas de méchanceté pour deux sous. Tel qu'il est, Colette pourrait s'en servir comme descente de lit sans inconvénient ! Et regarde ces petits crocodiles, c'est gentil, c'est gracieux, ça n'a pas dix-huit mois à eux deux, on pourrait les lâcher dans le potager pour manger les escargots qui dévorent nos salades. Et ce brave boa, tu verras, je le dresserai à faire la chasse aux souris et aux rats qui pullulent dans le château.

— C'est tout ? demanda Colette.

— Une petite collection de père de famille, dit Boucagnol ; à l'occasion, nous pourrions voir à l'augmenter.

— Non, non ! fit Cléopâtre, c'est bien assez, c'est beaucoup trop ! croyez-vous que dans la société aristocratique que nous voyons ici on s'amuse à avoir des ménageries à domicile ? C'est bon pour M. de Boucagnol de montrer des goûts pareils ! J'aurais admis, puisqu'il aime les animaux, un ours empaillé portant



La stupéfaction de Cléopâtre.

un plateau pour le courrier dans l'anti-chambre...

— Non, non, pas empaillé, cela me ferait trop de peine, dit Boucagnol. Mais ce n'est pas tout, j'ai gardé le plus joli pour la fin. »

Il tourna derrière les cages, remua vivement quelque chose dans la paille, et tout à coup ce quelque chose se dressa et passa, par-dessus le domicile de Clovis, une tête fine au museau allongé, aux oreilles mobiles et aux gros yeux étonnés, clignotant devant la lumière.

« Une girafe ! s'écria Colette, oh ! que c'est gentil ! Moi qui allais te demander un âne, j'aime bien mieux une girafe !

— C'est à ta mère, dit Boucagnol, mais elle



« Regarde ces petits crocodiles, comme c'est gentil! »

te la prêtera tant que tu voudras.

— Je te la donne, dit M^{me} de Boucagnol, haussant les épaules ; mais je ne veux pas qu'on montre les bêtes à personne au monde. C'est une folie de ton père qui va nous ridicu-

liser dans le pays. Qu'il se passe cette fantaisie de mauvais goût, s'il y tient, mais en cachette, rien qu'en cachette !... Que penserait-on de nous à la ville et dans les châteaux du voisinage ?

— Bon, bon, personne n'en saura rien ; nous n'avons pas besoin d'amener nos bêtes au salon, le château est grand...

— Et nos gens ? Croyez-vous qu'ils ne vont pas s'apercevoir bientôt de la présence au château de toute cette ménagerie ? Que vont penser nos gens ?

— Sapristi ! fit Boucagnol, que va penser Célestin, mon valet de chambre, lui si à cheval sur les convenances, si ferré sur ce qui se fait et ne se fait pas dans la bonne société ! Brrr ! je vois déjà son œil sévère me regarder d'un air méprisant... Écoute, Cléopâtre, j'ai une idée... Je t'ai fait un joli cadeau pour ta fête, tu m'en dois un pour la mienne...

— Certainement, dit Colette, seulement la Saint-Sylvestre est encore loin.

— On me la souhaitera d'avance. Eh bien ! pour ma fête, voilà ce que je te demande pour ma fête, tu renverras Célestin et les autres avec lui.

— Quelle folie ! fit M^{me} de Boucagnol.

— Ce n'est pas une folie ; n'avons-nous pas Machu maintenant ? je le prends comme va-

let de chambre... il a l'habitude du service, n'est-ce pas, Machu ?

— M'sieu Boucagnol, dit Machu, il y a mieux, vous tourmentez pas... Hier, avant de partir, voyant que vous aviez bon cœur, comme ça se doit, avec les bêtes, j'ai deviné que vous l'auriez aussi avec les gens... Comme vous, moi aussi, que je suis, j'aime les bêtes, et je vous ai trouvé du monde... des amis dans la débine qui n'en seront pas fâchés, de trouver une bonne place... Pour la nourriture et les appointements, chacun sait qu'on a toujours été bien chez vous, du temps des bêtes. Aussi, vous allez les voir débouler ici demain matin, vous n'aurez qu'à faire votre choix !



« Une girafe! » cria Colette.

VII. Comment M. de Boucagnol remonta sa maison.

M. de Boucagnol et Colette n'eurent, cette nuit-là, que des rêves joyeux ; on n'allait donc plus s'ennuyer à périr au sein de l'opulence, dans les grandeurs et les solennités. On allait donc pouvoir se donner quelques bonnes petites distractions bien simples, tout en gardant son rang, bien entendu, et sans offusquer personne. Ce bravo vieux Clovis ! ces jolis petits crocodiles ! et cette délicieuse girafe ! Était-ce bien vrai, bien certain, tout cela ? se demandaient en dormant Boucagnol et Colette ; oui, il n'y avait pas de doute, car de temps en temps, au fond de sa tour, Clovis faisait entendre un long bâillement par lequel il devait exprimer soit le regret du désert, soit la joie d'avoir quitté l'hôtel du *Cheval rouge*, et la girafe répondait par une sorte de petit cri comique. Seuls lescrocodiles et le boa restaient muets ; celui-ci, nature lourde, parce qu'il n'avait rien à dire ; ceux-là, en rai-

son du profond sommeil où leur innocence était plongée.

Le matin, après avoir fait des haltères pendant vingt-cinq minutes pour se donner du courage, M. de Boucagnol, plein de résolution, sonna Célestin d'une main énergique.

« Célestin, dit M. de Boucagnol lorsque surgit son valet de chambre, l'œil grave et la lèvre dédaigneuse ; Célestin, j'ai une sérieuse communication à vous faire.

— Je dirai à monsieur que j'écoute monsieur, répondit Célestin.

— Voici la situation que vous occupez chez moi me paraît vraiment trop au-dessous de vos mérites, beaucoup trop...

— Monsieur me flatte...

— Du tout ! Cela éclate à tous les yeux et je suis confus d'avoir eu l'air jusqu'ici de ne pas vous apprécier à votre vraie valeur... Vos appointements sont trop faibles...

— Monsieur m'augmente ? Dit Célestin.

— Non, je vous prie de recevoir, avec toutes mes excuses, trois mois de vos émoluments, et de laisser ce trou provincial, où vous ne pourriez que vous rouiller. Je ne peux pas accepter que vous vous sacrifiiez plus longtemps.

— Monsieur est trop bon !

— Je suis juste !... d'ailleurs, le vrai mérite est trop rare pour qu'il puisse rester méconnu... Donc, voici les trois mois d'honoraires, de plus je vous prie de négocier avec la femme de chambre de madame et te reste du personnel pour leur faire accepter une indemnité semblable... Nous allons probablement partir en voyage et...

— Je remercie monsieur de sa confiance ; je vais immédiatement prévenir mes collègues et nous aurons l'honneur de prendre congé de monsieur. »

M. de Boucagnol se frotta les mains, cela marchait très bien.

« Avant que madame se réveille, dit-il, pour lui éviter l'émotion...

— Certainement, dit Célestin ; mais, auparavant, je dois avertir monsieur que l'on entend, la nuit, des bruits étranges dans le château... comme des rugissements de fauves, de grands soupirs et des cliquetis de chaînes.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur, du côté des tours ruinées !

— Ce n'est rien, mon ami, ce n'est rien... Des légendes de revenants comme dans tous les vieux châteaux. Fadaïses que tout cela ! »

M^{me} de Boucagnol dormit deux petites heures encore. Elle se réveilla de mauvaise

humeur, avec le souvenir des acquisitions de son mari pour sa tête. Sa toilette achevée, comme elle brûlait du désir de manifester son état d'âme, elle sonna vivement sa femme de chambre.



« Célestin, vos appointements sont trop faibles! »

Personne ne parut ; elle resonna plus vivement sans plus de succès et se décida à descendre. Son mari l'attendait dans la salle à manger, un peu inquiet et enfoncé dans la lecture d'un journal pour cacher son émotion.

« Eh bien proféra M^{me} de Boucagnol, les sourcils froncés, et Caroline ?

— Ma douce amie, tu sais bien que Célestin...

— Est-ce que je vous parle de votre Célestin J'ai sonné quinze fois Caroline et Caroline ne répond pas... Cette fille néglige son service... C'est désolant ; la sous-préfète me le disait encore hier, on ne peut plus trouver de femmes de chambre convenables.

— Hélas : fit Boucagnol, c'est comme Célestin, il fumait mes cigares. »

M^{me} de Boucagnol tira fébrilement sur un cordon de sonnette.

« Je t'ai dit que Célestin était parti...

— Mais Caroline ?

— Aussi, et Mariette ! et Joseph ! et Ernestine !...

— Tous ? s'écria M^{me} de Boucagnol, tombant sur une chaise.

— Tu me l'avais promis pour ma fête, mais rassure-toi, nous avons Machu qui est un garçon capable. Il va faire l'intérim... J'ai cru bien agir d'ailleurs, tu te plaignais si fort de Caroline ! elle était pimbêche, répondeuse, entêtée, hypocrite, etc., etc., et Mariette aussi, et Joseph...

— Mon Dieu ! Qu'allons-nous devenir ?

— Et Machu que tu oublies ! Cuisinière, valet de chambre, camériste, frotteur, cocher, Machu peut tout faire, et avec lui, au moins, on peut crier, parler haut, pas besoin de prendre des airs d'ambassadrice ; je t'assure que ça te fera du bien, ce petit changement... Moi, j'étouffais ! Voilà six mois que je suis grand monde et faubourg Saint-Germain, ça m'étrangle !

— Jamais je ne pourrai rien faire de vous ! C'est odieux, abominable, monstrueux ! S'exclama M^{me} de Boucagnol furibonde, et tout le mal que je me donne pour vous faire acquérir au moins l'apparence d'un homme comme il faut ! Peine inutile, tout cela ! Faut-il que votre nature soit grossière et vulgaire ! Tempérament rustre, vous restez rustre malgré tous mes efforts !... Et Colette tient de vous !

— Et moi qui ne songe qu'à ton agrément et à ton bonheur ! Tu finiras par le reconnaître, laisse-moi faire... Tu vas voir si le service ne va pas aller mieux qu'avec Célestin, Caroline et les autres ; attends un peu ! Machu ! cria M. Boucagnol d'une voix de tonnerre qui fit s'envoler une bande de corbeaux des lierres de la vieille tour.

— Voilà, voilà ! patron, répondit Machu qui, presque instantanément, se présenta une fourche à la main, à la porte du salon.

— Tu vas voir, Cléopâtre, c'est la cuisinière

que j'interroge, dit M. de Boucagnol : Machu, qu'est-ce que nous avons à déjeuner ?

— Quinze livres de déchets et bas morceaux d'abattoir ; j'ai pas encore eu le temps d'aller chez l'équarisseur, mais j'aurai du cheval pour ce soir.

— Je ne te parle pas pour les bêtes, je te demande pour nous ?

— Pour vous, m'sieu Boucagnol, c'est pas la même chose... Attendez ! Qu'est-ce que vous diriez d'un bon miroton bien mijoté sur le feu, d'une bonne ratatouille de canard aux navets et d'une bonne douzaine de saucisses ?... Ça, un bon fromage par la-dessus, le café et le pousse-café, comme de juste, et la patronne s'en léchera les doigts !

— Ça va ! s'écria Boucagnol ; tu vois, Cléopâtre, que te disais-je ?

— Une horreur ! s'écria M de Boucagnol. Sylvestre, tu nous déshonores... Oui, vous nous déshonorez ! C'est bien la peine d'avoir cinquante mille livres de rentes, un château, des terres, etc., etc., pour retomber à un pareil genre de vie. Monsieur de Boucagnol, j'en ai toujours eu le pressentiment, vous me ferez mourir de chagrin !

— Attendez ! dit Machu, je ne me donne pas pour une fine cuisinière, quoique mes fri-cots pour les gens comme pour les bêtes, au

respect que je vous dois, ne soient point si méprisables que ça... Je vois que la patronne, pour les fricots comme pour le reste, n'est pas tout à fait contente ; faut pas qu'elle se fasse de bile, la patronne, elle va en avoir du monde tout à l'heure, je vous l'ai dit... Et tenez, les v'la, que je suis sûr, qui sonnent, je parie... Je vas vous les amener, sans traîner. »

Machu posa sa fourche contre le piano et disparut dans la cour. On entendit des voix, des rires ; puis, après quelques minutes, il reparut, guidant cérémonieusement une compagnie de mine quelque peu bizarre.

Il y avait une femme et trois hommes : la femme, grosse, ou plutôt énorme, presque aussi large que haute, rougeaude, la figure ronde ouverte par un immense sourire, ainsi que l'on représente madame la Lune. Vêtue d'une robe à fleurs éclatantes, à la jupe fortement effilochée dans le bas, elle avait, comme sac à main, une espèce de petite valise en tapisserie ornée du portrait quadrillé d'une bête pouvant indifféremment passer pour un caniche ou pour un lion.

Par compensation, les trois hommes étaient maigres à différents degrés et de différentes façons l'un devait être un ancien gras qui avait changé d'avis ; ses pommettes saillaient, mais son menton, autrefois adipeux, faisait comme une poche vide et flasque, hérissée d'une barbe mal rasée. Il



« Je ne me donne pas pour une fine cuisinière. »

était tout plissé et ridé, sur le front, autour des yeux, sur les mains, et ces plis et ces rides se continuaient sur le paletot trop large dans lequel il flottait, un vieux paletot jaune et décoloré aux épaules et dans le dos, orné de reprises discrètes et de taches de toutes grandeurs, qui avaient l'air de lui dessiner, par devant, la géographie de l'Europe et de l'Asie, et, sur le dos, celle de l'Amérique, comme une mappemonde.

Le deuxième possédait la plus remarquable sveltesse ; il était maigre avec excès, mais

haut dans les mêmes proportions. Rien d'étonnant donc à ce qu'il eût des vêtements trop courts ; sa jaquette avait l'air d'un gilet fatigué par de longs et loyaux services ; son pantalon ne dépassait guère le mollet, mais il était relevé astucieusement par un léger pli, comme si on avait voulu l'empêcher de traîner sur les talons.

Le troisième de ces messieurs devait être aussi un ancien gras ayant victorieusement combattu l'obésité ; il ressemblait à la dame avec sa bouche fendue jusqu'aux oreilles, mais la bouche de la dame, en arc concave, riait, tandis que la sienne, en arc convexe, débordait d'une amertume profonde. Ce monsieur était vêtu d'un très vaste mac-farlane à carreaux un peu élimé, mais soigneusement entretenu, et raccommodé par endroits avec de grands carrés d'une étoffe à Meurs qui ressemblait singulièrement à celle de la robe de la grosse dame.

— M'sieu Boucagnol, dit Machu, v'la les ceusses que je vous ai parlé, c'est des gens qu'a eu des malheurs, comme moi, et qui seraient bien aises de connaître enfin la tranquillité. voyez-vous, qu'est le premier des biens, comme dit c't'autre... Je crois qu'ils pourront faire l'affaire pour ce qui est de la cuisine, qu'est la chose importante, et du ménage, sur quoi que je sais que madame Boucagnol est pointilleuse.

— Ce qu'il me faudrait, c'est une femme de chambre, dit M^{me} de Boucagnol, une cuisinière ou un cuisinier, et deux domestiques pour servir à table, frotter, etc., et je ne vois pas...



Il guidait une compagnie d'aspect quelque peu bizarre.

— Pardon, c'est tout à fait la chose, dit Machu, comme je disais...

— Cependant l'apparence...

— Tout en ce monde n'est que fausse apparence et illusion fallacieuse, dit l'homme au sourire amer ; hélas ! Je le sais trop bien pour m'étonner de l'étonnement de madame !

— Vous avez déjà servi ?

— Si nous avons servi ! Madame nous demande si nous avons servi ! s'écria le maigre excessif en levant en l'air deux bras qui se cognèrent au lustre. Qu'on dis-tu, Gobelin ? Et toi, Babylas, qu'en penses tu ? Si nous avons servi ? Trop, madame, trop, beaucoup trop !

— Cinquante-trois ans de service, dit la dame, vu que j'ai commencé à l'âge de deux ans.

— Moi, quarante et quelques ans, dit l'homme à la mappemonde.

— Dès le temps de ma prime jeunesse, dit l'homme au sourire amer qu'on avait appelé Babylas, dès la fleur embaumée de mes jeunes ans, l'art et le travail ont rempli ma vie !

— Et vous comptez sur eux, monsieur de Boucagnol, s'écria Cléopâtre, pour remplacer Caroline, Célestin et les autres ?

— Pourquoi pas ?... D'ailleurs, Machu en répond, dit Boucagnol ; moi, à prendre vue, je distingue très bien que nous pourrons nous arranger ; j'aperçois en eux de la bonne volonté, c'est le principal.

— De la bonne volonté ! Allons donc, monsieur, dites du dévouement, du dévouement infatigable, intelligent, prévoyant, dévouement de tous les instants, sollicitude filiale, vigilance de toutes les minutes ! Dites aussi de la vénération, dites le plus respectueux attachement pour madame... Un mot, un signe, nous sommes à vous, corps et âmes !

— Avez-vous besoin de mon épée ? Avez-vous tout simplement besoin de mon bras pour éplucher des légumes ou épousseter un meuble ? dit le grand maigre, le bras, le cœur et l'épée vous appartiennent !

— Mais nous n'avons pas besoin de tout cela s'écria M^{me} de Boucagnol.

— Bah ! dit Boucagnol, qui peut le plus peut le moins.

— Mais qu'est-ce qu'ils savent faire ?

— Tout, madame, tout ! Permettez-nous de solliciter d'être à l'épreuve ; donnez-nous une mission, si difficile qu'elle soit...

— Avez-vous au moins des certificats ?

— Des bottes ! s'écria le grand maigre. Madame Babyas, vous qui êtes préposée à la

conservation des archives, sortez-les, je vous prie, ces bottes !

— Tout de suite, voilà ! dit la grosse dame, s'asseyant et ouvrant son sac en tapisserie dont elle tira un vieux portefeuille bourré de papiers ; voyons, voyons. Ah ! voilà pour vous, monsieur Briffard.

— Lisez, noble dame, dit le grand maigre, ma modestie m'empêche de lire moi-même ces lignes un peu élogieuses. »

Boucagnol attrapa le papier au vol et lut tout haut :

« Je soussigné, directeur du grand théâtre Rossignol, atteste que M. Jules Briffart, dit Briffardo, pendant les dix années qu'il a fait partie de la troupe du grand théâtre Rossignol, si avantageusement connu dans toutes les grandes villes de l'Europe et de Belgique, a toujours et partout obtenu le plus grand succès dans le drame, l'opéra, l'opérette, la comédie, la chansonnette comique et la pantomime.

Rossignol »

— Très bien ! dit Boucagnol, voyons les autres ! »

L'homme aux taches en mappemonde, avec un geste noble mais dangereux pour son vêtement qui bailla aux coudes et un peu partout, tendit une enveloppe à M^{me} de Bou-

cagnol.

« Ce parchemin, madame, vous dira sur moi tout ce qu'il importe de savoir !

« Moi, soussigné, directeur du grand théâtre des Arts, de Paris, province, étranger et autres lieux, je déclare ici, la vérité m'y pousse, que M. Arthur Gobelin, comme grand jeune premier rôle, père noble, financier et toutes les utilités généralement quelconques, successivement ou en même temps, m'a toujours donné les plus grandes satisfactions personnelles et par conséquent au public également, beaucoup



« Avez-vous besoin de mon épée? »

moins difficile que moi et aussi moins susceptible de comprendre et saisir toutes les pures et délicates nuances d'un rôle. Et si je me sépare aujourd'hui de M. Arthur Gobelin, c'est la mort dans l'âme, en raison des désastres financiers et de la décadence du goût qui m'obligent à réduire mon personnel pour le recruter uniquement dans ma famille... »

— C'est parfait ! dit Boucagnol repliant le papier.

M^{me} de Boucagnol se laissa tomber sur un

siège et s'éventa avec furie.

« Et maintenant, voici les nôtres, dit M^{me} Babylas ; lisez tout haut, nous avons eu des malheurs aussi, mais pour ce qui est du talent et de la considération, nous ne craignons rien, n'est-ce pas, Babylas ? »

Babylas ne dit mot, mais il soupira et ensuite son sourire, pour se faire plus amer, eut l'air de se continuer tout autour de sa tête.

« Je certifie que, etc., etc., lut Boucagnol, pendant dix-sept ans et deux mois, etc., etc., comme écuyère de haute école et de fantaisie... »

— C'est madame, dit Babylas, ce n'est pas moi.

« ... Comme écuyère, comptable, costumière, cuisinière, etc.. M^{me} Babylas a fait partie du grand cirque Cabrol, et que pour tout ce temps je n'ai que les plus grands éloges à donner à son excellente et précieuse collaboration.

Cabrol »

— Je grossissais un peu, des chagrins de famille, dit M^{me} Babylas, de sorte que le



« Des certificats, nous en avons des bottes ! »

cheval ne me réussissait plus. Mais j'ai cinquante-trois ans de cirque, puisque, comme je vous le disais, j'ai débuté à vingt-deux mois avec maman.

« Je certifie, reprit Boucagnol prenant un quatrième papier, que M. Edgar Babylas a tenu pendant dix-sept ans et deux mois l'emploi de clown, clown de caractère et clown Auguste, au cirque Cabrol, et qu'il s'y est toujours montré éminemment remarquable, de jour en jour plus que supérieur à lui-même, et pour tout dire, dût sa modestie extrême s'en émouvoir, absolument génial, plutôt trop !

Cabrol »

— On ne peut vraiment pas demander mieux ! dit Boucagnol, en rendant le papier à M^{me} Babylas.



Le sourire amer de Babylas.

— Qu'est-ce que je vous disais ? fit Machu reprenant sa fourche, c'est tous des perfections !

— Mais enfin !... s'écria M^{me} de Boucagnol, enfin !...

— Je comprends, madame, dit Gobelin avec un soupir ressemblant au gémissement de l'orgue, vous voulez savoir comment il se

fait qu'avec ces magnifiques papiers proclamant l'étendue et la diversité de nos talents, nous sollicitons des emplois inférieurs et subalternes dans votre maison ? Madame, c'est la rigueur du sort ; les malheurs des temps qui nous ont amenés là ; oiselets battus par la tempête, nous cherchons un abri sous votre aile, si j'ose m'exprimer ainsi... Notre ami Machu qui, ayant connu les mêmes déboires, a trouvé chez vous un port de refuge, nous a fait signe et nous sommes accourus émus, reconnaissants, pleins de courage et de bonne volonté, dévorés par une véritable soif de sacrifice et de dévouement ! Machu répond de nous ; nous renonçons comme lui à l'art et, si vous nous ouvrez votre porte, nous saurons, par de bons et loyaux services, nous montrer toujours et à jamais, à toute minute, à pied comme à cheval, en toute circonstance ou occurrence, dans le danger, dans la joie ou dans l'adversité, de plus en plus dignes de votre bienveillance...

— Je vous prends ! se hâta de dire Boucagnol pour couper la parole à Madame.

VIII. Le rhume de Clovis.

M. de Boucagnol ne s'ennuyait plus, ni M^{me} de Boucagnol non plus. Le coup d'État de monsieur avait transformé la maison. Maintenant le vieux château semblait renaître à la vie. M. de Boucagnol ne craignait plus à tout instant de rencontrer le regard sévère de Célestin ou des autres domestiques si distingués, à qui la moindre infraction aux usages de la haute société semblait faire tant de peine.

M^{me} de Boucagnol elle-même, sans vouloir l'avouer, ressentait un certain soulagement aussi. Elle pouvait parler, remuer, gourmander son nouveau personnel sans rencontrer le sourire ironique de Caroline et ses grands airs dédaigneux à la moindre observation, et Cléopâtre aimait à gourmander, à crier même quelque peu, comme naguère du temps de la grande ménagerie. Caroline, cette pimbêche, laissait trop clairement voir à madame qu'elle se montrait bien petite bourgeoise en s'occu-

pant de ces détails mesquins, ce qui ne se faisait nullement dans le grand monde.

Étonnant d'attitude, le nouveau personnel ! Quel changement, depuis trois semaines qu'il était entré en fonctions ! Personne n'aurait pu reconnaître la M^{me} Babylas à la robe à rames effilochée, dans la femme de chambre plantureuse, un peu opéra-comique, toujours en mouvement, épanouie, la figure plus largement éclairée par un sourire plus complet, racontant des histoires à n'en plus finir à M^{me} de Boucagnol, ou écoutant d'autres histoires non moins interminables, ou se laissant complaisamment gronder et morigéner par madame sans répondre d'insolences doucereuses. Personne n'aurait pu soupçonner Babylas, le sombre et amer Babylas, ex-clown du grand cirque Cabrol, dans le valet de chambre en gilet rayé rouge et jaune, un plumeau sous le bras toute la journée, accessoire indispensable de son rôle, qui fumait, à deux à la fois, les gros cigares de M. de Boucagnol étendu dans une bergère du salon, et, lorsque monsieur entrait, s'en allait d'un air digne, mais toujours morose, s'étendre dans un autre fauteuil d'une autre pièce.

Quel changement ! Jules Briffard, dit Briffardo, ex-ténor du théâtre Rossignol, de blanc vêtu, un peu court toujours, mais, par compensation, assez largement pour sa maigreur, présidait, coiffé d'une toque, à la confection

des repas avec l'aide des conseils de M^{me} Babylas. Il était plein d'ardeur et, reconnaissant qu'il avait beaucoup à apprendre, se plongeait dans l'étude du *Parfait cuisinier des châteaux et maisons de campagne* et de *l'Art du bien-manger*. Un ancien garçon de ménagerie, amené par Machu, lui servait de marmite et s'occupait, dans ses moments perdus, de la grosse besogne dédaignée par M^{me} Babylas.

Quant à M. Arthur Gobelin, ancien grand jeune premier du grand théâtre des Arts, il jouait les valets maintenant. Vêtu dès la première heure – qui était pour lui celle du premier déjeuner – d'une livrée peut-être un peu trop voyante qu'il avait réclamée de la munificence de M. de Boucagnol, il errait toute la journée dans le château, du salon au jardin, en mettant largement à contribution, comme Babylas, les boîtes à cigares de son maître. Étant de sa nature communicatif, il faisait volontiers la conversation avec M. de Boucagnol et se plaisait à lui faire part des innombrables épisodes de sa vie mouvementée.

À table, ce jour-là, M. de Boucagnol se félicitait du changement apporté au château par les derniers événements : le retour de Colette renvoyée du couvent, l'achat des animaux du *Cheval rouge*, et l'entrée en fonctions du nouveau personnel. Derrière sa chaise, Babylas, une pile d'assiettes en mains, approuvait de



Babybas dans l'exercice de ses fonctions.

la tête.

« Tu vois, ma chère Cléopâtre, disait Boucagnol, nous avons enfin trouvé la vraie manière de nous arranger : cela me paraît plus supportable aujourd'hui, notre petite existence de rentiers...

— De châtelains, monsieur de Boucagnol, dites donc les choses comme elles sont et ne parlez pas comme un épicier qui se retire des affaires, fit M^{me} de Boucagnol.

— De châtelains, si tu veux !... Je ne regrette pas du tout Célestin...

— Oh ! ni moi non plus ! S'écria Colotte, je le prenais toujours pour un notaire ou un croque-mort !

— Mademoiselle, vous n'avez pas la parole, dit M^{me} de Boucagnol ; un peu de tenue, je vous prie ; on n'éclate pas de rire comme cela à tous propos et sans raisons vraiment sérieuses ! Je t'ai dit que tu ne te montrerais pas quand ces dames de Larbousset viendront, tant que tu n'auras pas meilleur genre...

— Oh ! fit Colette, qui n'eut pas l'air désespéré de la rigueur de sa mère.

— Non, une jeune fille renvoyée du couvent des Violettes pour insubordination et mauvaise tenue reste dans sa chambre.

— Au pain sec ! dit sévèrement Boucagnol en faisant rouler une pêche et des raisins dans l'assiette de sa fille. Et à l'eau ajouta Babylas en jonglant avec deux bouteilles qu'il rattrapa par-dessus la tête de M^{me} de Boucagnol après avoir, en passant, rempli les deux verres de Colotte.

— Et je ne te présenterai pas non plus au jour de la sous-préfète tant que...

— Hélas ! gémit Colette pendant que les mains de Babylas, croisées derrière son dos, faisaient des gestes éplorés.

— Et comme nous avons après-demain à

dîner le sous-préfet et sa dame, la présidente du tribunal et le président, tu me feras le plaisir de dîner dans ta chambre. Nous verrons plus tard à te produire dans la bonne société, si tu consens à modifier tes manières ; mais tu as fort à faire et ce n'est pas monsieur ton père, avec ses façons inélégantes, qui peut te guider sur ce point et influencer heureusement sur ton éducation.

— Ma chère Cléopâtre, je t'assure que je m'en vais sermonner Colette de la belle façon pendant notre petite promenade ce soir... Nous ne faisons que ça, d'ailleurs, Colette et moi ; je la bouscule, je la brutalise pour l'en-



Briffardo présidait à la confection des repas.

gager à se dépêcher de devenir une jeune personne extrêmement distinguée, et elle me gronde quand il paraît que je commets moi-même une infraction au code des belles manières !

— Papa, dit Colette, viens-tu voir les bêtes ? Voici la nuit, c'est le moment de leur petite promenade dans le parc.

— Tout de suite.

— Allons ! encore avec vos animaux ! fit M^{me} de Boucagnol.

— C'est nécessaire à la santé du vieux Clovis ; viens avec nous aussi, ça te rappellera le bon temps d'autrefois...

— Soyez donc sérieux ! Moi j'ai à m'occuper de choses importantes, j'ai à conférer avec M^{me} Babylas pour notre prochain grand dîner... Tous les tracas de l'existence retombent sur moi ; je dois tout faire ici, voir à tout, diriger tout ; vous êtes bon à si peu de choses et le nouveau personnel choisi par vous est si peu au courant !... Ah ! une pauvre femme qui veut tenir sa maison convenablement a bien de la tablature... Cela vous est bien égal à vous, si indifférent à mes peines, et qui cherchez ai peu à m'éviter du tourment...

— Tu vas encore te mettre l'âme en compte. Houp ! Houp ! Colette, allons voir les

bêtes ! s'écria Boucagnol, en se levant vivement pour échapper à une homélie de sa femme.

Colette bondit derrière son père et sauta plutôt qu'elle ne descendit les marches du perron. M^{me} de Boucagnol restait à table, absorbée en de graves réflexions ; Babylas, derrière elle, posa une pile d'assiettes sur un dressoir et fit silencieusement une culbute sur les mains.

« Eh bien ! dit M^{me} de Boucagnol, qui avait été un peu éventée par le tablier de Babylas, qu'est-ce que vous faites ?

— J'attends respectueusement les ordres de madame ! Répondit Babylas qui se mit au port d'armes en tordant sa bouche pour esquisser une grimace aimable.

— Allez donc plus vite que ça me chercher M^{me} Babylas, j'ai à lui parler »

Boucagnol et Colette, pendant ce temps, arrivaient à la vieille tour et trouvaient Machu sur la porte.

« Bonjour, Machu, ça va bien, ce soir ? les bêtes ont dîné ?

— Oui, m'sieur Boucagnol, sauf Clovis qui va comme ci comme ça, le pauvre vieux a laissé la moitié de ses beefsteaks et il tousse depuis hier, je crois bien qu'il a pris un rhume.

— Diable ! »

Juste comme Boucagnol entrait, Clovis eut un accès de toux pour donner raison à Machu. Il était couché dans sa cage, la tête mélancoliquement allongée sur une patte.

Il cligna des yeux quand Machu approcha sa lampe et sa queue battit faiblement le plancher.

« Quoi donc ? fit Boucagnol arrivant à la porte de la cage, ça ne va pas, Clovis, nous sommes malade ? Voyons ça, mon pauvre petit caniche, regarde-moi un peu !... Bon... La langue maintenant ? »

Il prit brusquement la tête du lion par la barbiche inférieure et par les oreilles pour le forcer à ouvrir la gueule. Clovis, protestant sagement pour la forme, ouvrit les mâchoires, laissant voir d'assez vilaines dents usées ou ébréchées.

« Peuh ! ce ne sera rien, un simple rhume. Voyons, Machu, comment a-t-il attrapé ça ? Vous n'avez pas fait d'imprudences ? Est-ce que la tour serait humide ?

— Pas plus d'humidité que dans l'œil d'une puce, dit Machu ; pour ça, non, mes rhumatismes m'avertiraient et ceux de Clovis aussi ; l'appartement est sain, les trois quarts de la journée nous avons le soleil par la grande brèche...

— Alors, n'y aurait-il pas quelques courants d'air ?

— J'y ai pensé et j'ai bouché quelques trous ; maintenant, il n'y a plus de vents coulis à craindre.

— Alors, fait-lui chauffer une bonne potée d'eau avec du sucre, du citron et un demi-flacon de rhum. Colette s'amusera à lui faire avaler ça. Nous ne sortirons pas ce soir, nous ferons seulement quelques petits exercices dans la cage pour le distraire.

— Bon ! dit Colette, qui avait déjà enroulé le boa autour de son cou, pendant que Machu confectionne le grog de Clovis, je vais faire un petit tour avec la girafe et je reviens. »

IX. Un grand dîner de cérémonie.



« Voyons un peu la langue. »

Depuis quinze jours Colette a fait de tels progrès de bonne tenue, elle a si heureusement modifié ses manières trop libres et laissé de côté les sauts par-dessus les chaises ou les fauteuils, la gymnastique sur le piano et les exercices joués avec les coudes, que M^{me} de Boucagnol s'est décidée à lui laisser opérer son entrée dans le monde. Colette a

promis d'être bien sage dans les salons, de ne parler que lorsqu'on t'interrogerait et de ne pas bousculer les meubles.

On a donc été faire une série de visites en ville, on a présenté Colette qui s'est montrée charmante ; M^{me} de Boucagnol est contente de sa fille ; elle la trouve seulement un peu froide, peut-être un peu guindée. Colette aurait-elle été mal jugée jusqu'ici, au couvent des Violettes et ailleurs ? Ne serait-elle pas timide au fond ? Et M^{me} de Boucagnol, en revenant au château, donne à Colette de sages conseils, cette fois pour essayer de réagir contre cet excès de timidité.

Colette baisse les yeux et une discrète rougeur se répand sur ses joues ; puis, pendant que M^{me} de Boucagnol fait part de son étonnement à son mari encore plus étonné qu'elle, Colette se pince les lèvres pour ne pas éclater de rire, car elle s'amuse, tout simplement elle joue un rôle de petite fille timide, de demoiselle Nitouche, et le pousse parfois même jusqu'à une dangereuse exagération, sauf à se rattraper au retour par de folles courses dans le parc et des accès de rire toute seule derrière les buissons, à l'abri des regards indiscrets.

Tout va bien au château. Hâtons-nous de dire que le rhume de Clovis n'a rien eu de grave, une simple petite grippe sans conséquence dont on a eu vite raison par des grogs

bien chauds. Au point de vue du service, le nouveau personnel ne se montre pas très inférieur à l'ancien, et au moins, avec lui, il y a de la ressource. Faut-il avouer que de temps en temps, quand il n'a pas avec lui Colette, en train de cavalcader dans le parc ou de courir avec sa girafe, M. de Boucagnol fait une partie de billard avec son valet de chambre Arthur, l'ancien jeune premier ? Cela ne tire pas à conséquence. Arthur sait se tenir et observer les distances.

« Une petite bataille au billard, monsieur ? dit-il lorsqu'il voit que Boucagnol brûle de combattre. Enchanté de l'honneur... Permettez-moi... »

Il retire vivement sa majestueuse livrée et endosse sans façon un veston de Boucagnol ; toute son attitude est modifiée, sa physionomie change d'expression, il donne quelques pichenette dans un jabot imaginaire et se campe, avec une désinvolture élégante, devant le billard.

« Je ne suis plus votre valet, je suis un invité, dit-il, il y a une nuance ! Tout est dans les nuances, monsieur, dans l'art comme dans la vie ! Et maintenant, mon cher, je vous rends trente points sur cinquante ! »

Pendant ce temps M^{me} de Boucagnol cherchait querelle à M^{me} Babyllas ou disputait Babyllas sur sa négligence. Le sourire de Baby-

las devenait plus amer.

« Vous faites payer vos bienfaits par un despotisme excessif, disait-il, c'est dans l'ordre ! Que madame ne proteste pas ! Ne protestez pas, madame ! Qui sait ? Peut-être, si vous restiez une bienfaitrice parfaite, ce serait moi qui montrerais une vile et noire ingratitude. Je me connais, les hommes sont ainsi faits ! O nature humaine, que tu es étrange et complexe. et vilaine aussi vraiment, n'est-ce pas, madame ?

— Il m'appelle vilaine ! amenait M^{me} de Boucagnol, je vous donne vos huit jours »

Babyas, habitué à ces petites altercations, ne bronchait pas, sachant que madame aurait oublié le renvoi cinq minutes après.

Il y avait aussi de nouveaux hôtes au château, on avait eu des visites. Un jour s'étaient présentés certains amis perdus de vue depuis longtemps et retrouvés soudain, très probablement grâce au bruit qui s'était répandu dans le monde des forains, depuis l'achat des animaux, de la munificence des Boucagnol et de leur magnifique installation. On pouvait bien, chez des amis si chers et si riches, s'inviter sans façon à venir passer une quinzaine ou deux, chez eux, à la campagne. Cela meublerait leur château, à ces braves Boucagnol !

Ces anciens amis, c'étaient M. et M^{me} Camusetti, du *Musée franco-italien* des figures

de cire, et M. Cabrol, du *Cirque Cabrol*, ex-patron de M. et M^{me} Babylas. Ni Cabrol ni les Camusetti ne semblaient rouler sur l'or. Hélas ! tout le monde ne réussit pas. La fortune est capricieuse. Le cirque Cabrol avait fondu et Cabrol cherchait un emploi d'écuyer ou de régisseur. M. et M^{me} Camusetti venaient de céder pour un morceau de pain le musée franco-italien vieilli et démodé. Par une aberration malade du goût moderne, les sujets gracieux et aimables ne plaisent plus, le public veut du noir et du triste, le crime du jour, la catastrophe d'actualité, l'homme ou la femme coupés en morceaux, le dernier meurtre politique, et tout cela coûte les yeux de la tête, car on transforme difficilement une danseuse de tarentelle en assassin anarchiste.

Comme le jour approchait du grand dîner de M^{me} de Boucagnol, ces arrivées imprévues l'avaient un peu gênée, mais à la réflexion elle s'était consolée. M. Cabrol avait très bonne mine, quoique râpé. Il rachetait cela par une noble tenue d'ancien écuyer, cambré dans une redingote serrée à la taille. Les Camusetti aussi montraient bonne apparence. Madame avait l'air d'une figure de cire représentant quelque reine douairière ; elle était calme et digne, n'ouvrait pas la bouche et ne remuait pas un œil, tandis que M. Camusetti, petit, vif et fringant, se donnait beaucoup de mouvement, voltigeait, bavardait avec volu-



Colette garde-malade.

bilité, beaucoup de gestes et un accent bizarre a première audition pour un Italien, mais qui s'expliquait par ce fait que le signor Camusetti était belge.

« Inutile de parler de cirque et de figures de cire devant les convives étrangers, n'est-ce pas ? »

Cabrol et les Camusetti l'avaient bien compris. Et sous la direction de M. Camusetti, habile metteur en scène, ils formaient dans le salon du château un groupe vraiment élégant et distingué lorsque arrivèrent les invités de la ville, annoncés d'une voix de stentor et suivant les règles du monde, par Babylas en grande livrée :

« Monsieur et madame Testu-Cagnard, ad-



Babylas faisait volontiers la conversation avec son maître.

joint !

« Monsieur et Madame de Larbousset !

« Mademoiselle Stéphanie de Larbousset !

« Monsieur, madame et mademoiselle Lecrin, notaire !

« Monsieur le Directeur des contributions

indirectes !

« Monsieur et madame Albéric Bourdichon, sous-préfet ! »

M. de Boucagnol fit les présentations quand ses invités arrivèrent. Cambré devant la cheminée, M. Cabrol essayait des effets de torse en tortillant ses longues moustaches, tandis que le sémillant Camusetti sautillait devant chaque dame et s'inclinait comme s'il recevait chaque fois le couperet de la guillotine sur le cou et une secousse électrique dans les mollets.

Après les premières banalités d'usage, la glace fut bien vite rompue. M. Cabrol parla chevaux et avoua au sous-préfet qu'il avait perdu beaucoup d'argent avec ses écuries ; le sous-préfet répondit élevage et remonte militaire. M. Camusetti laissait entrevoir de belles relations : la reine de Hollande, la princesse de Bulgarie, l'empereur de Birmanie, et bien d'autres personnalités aristocratiques, dont certaines semblaient même avoir fait quelque séjour chez lui. Ce faisant, Camusetti n'offensait aucunement la vérité ; il n'y avait pas nécessité de crier sur les toits que la reine de Hollande, l'empereur des Bir-



« Que Madame ne proteste pas ! »

mans et les autres étaient en cire. Ce simple petit détail n'avait aucune importance. Ce gentilhomme italien devait être quelque diplomate aussi, comme M. de Boucagnol, et M^{me} Camusetti ressemblait à ces majestueuses dames d'honneur que l'on admire dans les cérémonies princières.

Avant le dîner, M. de Boucagnol voulut montrer à ses hôtes les récents embellissements du vieux castel pendant que ces dames faisaient le tour des jardins. M. de Larbousset et le notaire Lecrin, qui connaissaient les embellissements, passèrent au billard et entamèrent une partie.

« Cette dame est vraiment très bien ! dit M. de Larbousset, continuant une conversation commencée.

— Très bien ! très bien ! On voit qu'elle a de la race, répondit Lecrin. M^{me} de Boucagnol m'a dit tout bas qu'elle était marquise.

— Tiens, M. de Boucagnol m'a dit que son mari était baron. Avez-vous remarqué ? Ce baron italien a un tic : en causant, il vous refait votre nœud de cravate et vous tire votre redingote comme s'il y avait quelque faux pli ! À part ce léger travers, un homme charmant qui a l'habitude des cours, on le voit. Tout à l'heure, il nous racontait des anecdotes intéressantes sur l'empereur de Birmanie et la princesse de Bulgarie. Un grave accident

arrivé chez lui à ces deux personnages, une chute, des bras cassés... J'ignorais absolument le séjour en Europe de cet Empereur d'Extrême-Orient et sa rencontre avec la princesse de Bulgarie. L'entrevue sans doute a été tenue secrète, les journaux n'en ont pas parlé, pas plus quo de l'accident...

— La presse, aujourd'hui, n'est remplie que de balivernes, dit Lecrin, et les choses sérieuses sont négligées ou traitées avec une légèreté scandaleuse. Vous ne me retirerez pas de l'idée que cette entrevue devait avoir un but politique ; le marquis Camusetti n'en dira rien, mais sa réserve ne fait que confirmer ma supposition...

— Quant à M. Cabrol, fit M. de Larbousset en ratant un carambolage, c'est un homme de cheval, cela se voit à toutes ses allures ; comme j'en touchais deux mots à M. de Boucagnol, il m'a avoué que son ami s'était aux trois quarts ruiné aux courses. Vous avez remarqué son accent mélancolique quand il a parlé de ses écuries ?.. »

M. de Boucagnol, après avoir fait admirer ses travaux de restauration, ramenait ses hôtes au salon, lorsque Briffardo, digne et solennel, lui apporta sur un plateau deux cartes de visite légèrement froissées.

« Encore des visites ! pensa-t-il en ajustant son pince-nez pour lire les deux cartes à bras

tendus.

ALFRED, HOMME SQUELETTE
(Sans engagement pour l'instant)

PROFESSEUR PIF
Prestidigitateur

*breveté par plusieurs cours européennes
et tous les Instituts du monde*

« Diable ! fit-il en fourrant vivement les cartes dans sa poche, est-ce que je les connais ? Voyons ! Professeur Pif ? Alfred homme squelette ? J'en ai tant connu, je ne me rappelle pas très bien ; enfin, nous allons



Monsieur Cabrol et le couple Camusetti.

voir... Veuillez m'excuser un instant, messieurs, une visite... »

Il s'en alla vivement vers la cour d'honneur, comme disait M^{me} de Boucagnol, et trouva là les deux personnages annoncés qui se précipitèrent pour lui serrer chaleureusement les mains.

« Eh bonjour, ce vieil ami, qu'il y a donc longtemps s'écria l'un en le secouant vigoureusement d'un côté.

— Mon très cher ! s'écria l'autre en le secouant par le bras opposé.

— Enchanté, dit Boucagnol, enchanté ! Oui, oui, nous nous sommes rencontrés déjà...

— Partout ! fit le visiteur de gauche.

— Et ailleurs donc ! cria le visiteur de droite.

— Oui, oui...



Ils entamèrent une partie.

— Et très joyeux de voir que vous êtes en belle situation !...

— Pas mauvaise ! dit Boucagnol.

— Fichtre : joli château, mon très cher, que je suis donc content que la chance vous ait souri, à vous ! La grande ménagerie Boucagnol ! Il n'y en avait que pour elle, des succès et toujours des succès ! À votre ombre, grand homme, nous végétons.

— Il faut m'excuser, dit humblement Boucagnol, ce n'était pas de ma faute...

— Nous avons appris votre installation et, comme votre amabilité nous est bien connue, nous venions vous dire un petit bonjour. Notre ami Cabrol est chez vous, n'est-ce pas, et les Camusetti ? Encore de vieux amis ! Nous causerons du beau temps ! Je ne vous le cache pas, les affaires ne vont pas du tout pour le quart d'heure, une débîne noire !

— C'est-à-dire que si ça continue, appuya l'homme squelette, à force de m'entraîner, malgré moi, à me squelettifier, on ne trouvera rien du tout un de ces quatre matins dans mon lit !

— Nous allons nous mettre à table, dit Boucagnol nous recevons aujourd'hui, un petit dîner de cérémonie...

— Oh ! ça ne nous gêne pas...

— Sans doute ; seulement, inutile de parler

de mon ancienne profession je me présente pour le conseil municipal, ça me nuirait... Ni de la vôtre non plus, naturellement...

— De vils bourgeois, compris ! Soyez sans inquiétude, on sera grand monde ! »

Boucagnol, avec les nouveaux venus, avait rejoint ses invités. Il fit rapidement les présentations. On entendit... seur Pif... Fred... Les nouveaux venus saluaient très cérémonieusement M. le sous-préfet et les autres, lorsque M^{me} de Boucagnol apparut à son tour avec les dames. Elle fit une grimace à la vue des nouvelles figures et jeta un coup d'œil d'interrogation à son mari.

« ...Seur Pif... fred, répéta vivement Boucagnol, de vieux amis...

— ... Qui s'excusent d'arriver à l'improviste et réclament toute votre indulgence, chère madame, dit le professeur Pif ; nous voulions seulement vous présenter nos hommages, mais le seigneur châtelain nous a retenus de force... Ce cher ami, comment lui résister, comment résister au terrible... Aïe. »

C'était un coup du coude un peu pointu de l'homme squelette qui venait de rappeler la consigne au professeur Pif.

Boucagnol, dans la salle à manger, faisait ajouter deux couverts et cherchait des combinaisons pour placer, sans trop d'inconvé-

nients, ces nouveaux convives imprévus. M^{me} de Boucagnol trouva un prétexte pour courir glisser à son mari deux mots qui l'étouffaient :

« Imbécile ! Nigaud ! Qu'est-ce que c'est que ces deux-là ?

— Tu ne connais qu'eux ; ce sont deux artistes : notre ami Pif et Alfred homme squelette ; nous les avons rencontrés si souvent ! De braves amis dans la débîne on ne peut pas leur faire affront !

— Sauront-ils se tenir devant nos invités, au moins ?

— J'en réponds ! »

M^{me} de Boucagnol s'en allait un peu tranquillisée. Pendant ce temps-là, l'homme squelette venait de rencontrer dans l'antichambre Babybas et Gobelin en grande livrée et de se livrer avec eux à des effusions compromettantes, mais heureusement silencieuses, un échange de tapes sur le ventre et les épaules, après lesquelles Babybas, pour manifester davantage sa joie, se mit soudain la tête en bas sur les mains, en agitant frénétiquement les jambes, sa livrée retombée en jupe autour de lui.

Juste à ce moment, M. de Larbousset venait d'achever un carambolage et apparaissait à la porte de la salle de billard. Il resta

muet de saisissement et fouilla vivement dans sa poche pour tirer ses lunettes. Quand il les eut plantées sur son nez, il ne vit que Babylas froid et digne, la figure impassible, en train de prendre respectueusement les



Le professeur Pif et l'homme squelette.

pardessus de l'homme-squelette. Cela était aussi bien surprenant ; l'homme-squelette, déjà bien maigre pourtant, en enleva un, puis un second, puis un troisième. Pour ne pas voir le nouveau convive se réduire peu à peu

à une simple ficelle, M. de Larbousset, légèrement troublé, retourna au billard. Le professeur Pif saluait M^e Lecrin en homme du monde et se déclarait enchanté de l'occasion de faire sa connaissance, fournie par son ami Boucagnol. On entendit un bruit de billes la bille de M. de Larbousset, tout à coup se livrant à une sarabande folle, toucha aux quatre coins du billard et bondit à la fin pour s'en aller attraper le dos de Babylas dans la pièce à côté.

« Trop fort ! s'écria M^e Lecrin, surpris.

— Un peu trop de vigueur, monsieur, murmura doucement le professeur Pif qui déjà remettait la bille coupable sur le billard.

— Je vais vous gagner », dit M^e Lecrin, se couchant à son tour sur le billard.

Nouveau bruit de billes. Le professeur Pif se penche pour suivre la course des billes et, soudain, les deux blanches disparaissent. Elles ont quitté le billard et on ne les retrouve plus. Pourtant le professeur Pif est déjà dans le salon, s'inclinant devant les dames. M^e Lecrin et M. de Larbousset cherchent toujours les billes évaporées. Chose extraordinaire, on les retrouve toutes les deux dans une potiche japonaise, sur la cheminée, où elles sont tombées sans rien casser !

« En effet, mesdames, disait Boucagnol, entoure des dames de Larbousset, de M^{me} Le-

crin et de M^{me} Bourdichon, mon ami est bien maigre.. C'est, voyez-vous, un homme qui a beaucoup souffert... peines morales... privations... grands voyages...

— Oh ! monsieur a beaucoup voyagé ?...

— Monsieur est explorateur dit vivement M^{me} de Boucagnol, qui essayait d'expliquer la toilette un peu négligée de l'homme-squelette quinze ans chez les sauvages, dans les îles désertes... Pour la science ! Il a perdu l'habitude du monde...

— Sublime dévouement à la science ! s'écria le professeur Pif ; il faut dire aussi que cette sveltesse acquise par notre ami dans les naufrages, perfectionnée en captivité, lui a beaucoup servi par la suite...

— Hein ? fit Boucagnol.

— Oui, ajouta le professeur Pif, puisque dans son dernier voyage, avalé par un serpent boa, notre ami, qui avait conservé sa présence d'esprit et son couteau, a pu traverser ce boa sans accident, le fendre d'un coup de pointe et s'échapper pas trop malade, un peu allongé seulement !

— Oh firent les dames avec horreur.

— Peuh ! toute petite aventure. Ces explorateurs en voient bien d'autres ! Ainsi, tenez ! une autre fois...

— Madame est servie ! » proclama Babylas



Babylas manifestant sa joie.

d'une voix qui résonna comme un coup de trompette.

Aussitôt M^{me} de Boucagnol prit le bras de M. le sous-préfet, Boucagnol offrit le sien à M^{me} de Larbousset, tous les convives suivirent et l'on prit place à table dans une immense salle à manger, dont les panneaux attendaient un certain nombre de portraits de famille qu'au premier jour M^{me} de Boucagnol voulait aller choisir à Paris, ne s'en remettant aucunement, pour ce soin, au goût douteux de Boucagnol.

Le dîner, très cérémonieux d'abord, s'anima peu à peu, grâce à la verve de M. de Camusetti et de M. le professeur Pif. M. Camusetti continuait à éblouir les convives par ses relations princières, M. Cabrol causait élé-
vage, l'homme-squelette ne disait rien, mais avalait comme six. Il se passait du côté de M. Pif, il est vrai, d'assez étranges choses les bouteilles se mettaient toutes seules le goulot en bas, les salières dansaient une sara-



Les pardessus
de l'homme squelette.

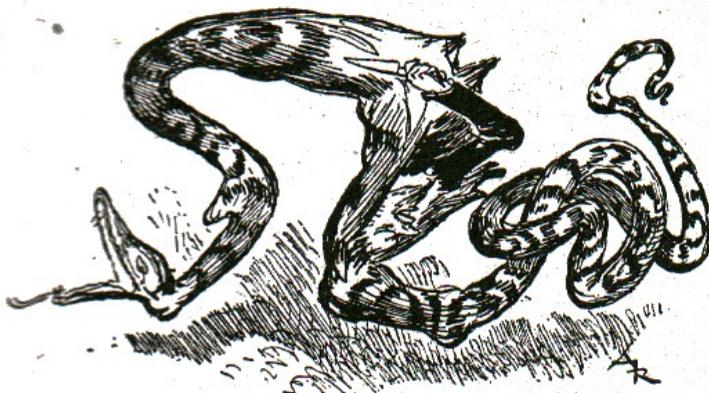
bande autour des plats ; on vit même toutes les pêches et les poires d'un compotier s'en aller toutes seules dans la salade sans raison apparente, mais le professeur Pif expliqua ces phénomènes en s'avouant coupable involontaire ; il dégageait une telle quantité de fluide électrique que dès qu'il s'asseyait à une table, cette table et

ce qu'il y avait dessus se mettaient en mouvement malgré lui, ce qui na laissait pas d'être gênant. Et ce fluide était assez puissant pour agir à distance, car on vit en ce moment un salmis de bécasses, apporté par Babylas, se mettre à tourner en l'air sur le bout de l'index dudit Babylas, lequel, dans son effroi sans doute, faillit renverser le tout dans le dos de M^{me} la sous-préfète !

Peut-être en ce moment Colette, malgré les clignements d'yeux et les froncements de sourcils de M^{me} de Boucagnol, manqua-t-elle légèrement aux bienséances, car elle ne put s'empêcher de rire aux éclats, ce qui surexcita Babylas au point qu'il faillit, encore une fois, se mettre la tête en bas. Empêché à grand'peine, par un regard sévère de madame, de marquer ainsi son émotion, il se contenta de laisser tomber seulement une douzaine d'assiettes, qu'il rattrapa par bonheur au vol en les éparpillant dans toutes les directions.

X. Commencement des épouvantables événements de la forêt hantée.

Cependant cet aimable pays de Corbigny, si paisible autrefois, semblait moins tranquille depuis quelque temps. Des bruits étranges circulaient en ville sur le vieux parc de Cabroval, que l'on disait hanté par un animal fantastique. Des promeneurs, attardés dans la fraîche vallée parcourue par la petite rivière, prétendaient avoir entendu des hurlements absolument inconnus à leurs oreilles, de véritables rugissements de fauves. Cela semblait provenir des profondeurs du bois, du côté donnant sous le château, et peut-être du château même, de ces vieilles tours ruinées dont les blessures béantes et les fenêtres ébréchées prenaient, sous tes rayons du soleil couchant, de vagues et inquiétantes apparences d'énormes têtes grimaçantes.



Avalé par un serpent boa.

Ce n'était pas très rassurant pour de braves citadins, heureux de s'offrir quelquefois une petite promenade champêtre, le soir, après le travail du jour. On n'avait, pourtant, jamais entendu parler de bêtes fauves dans le pays ; c'est à peine si de loin en loin, dans les hivers rudes, les Nemrods pouvaient mettre un malheureux sanglier sous le canon de leur fusil. Quel animal inconnu hantait les profondeurs de ces bois inquiétants et hurlait ainsi, à la recherche d'une proie peut-être ? Il y avait, on le conçoit, de quoi faire frissonner les timides et jeter un certain émoi dans les âmes des braves.

Au château, M. de Boucagnol, interrogé sur ces bruits, haussa les épaules et dit qu'on avait la berlue.

« Pas plus de rugissements que sur ma

main ! » déclara-t-il à M^e Lecrin, qui se faisait un jour l'écho des racontars de la ville.

Juste à ce moment, pourtant, le vieux lion Clovis fit entendre sourdement sa voix peu harmonieuse. Bien nourri, bien soigné, il com-



Un dîner vraiment mouvementé.

mençait à s'ennuyer au fond de sa cage et attendait l'heure de se dégourdir avec impatience.

« Eh bien ! et ceci ? dit M^e Lecrin, pâlisant ; je me connais en cris de bête, j'appelle cela un rugissement ! Nous avons déjà entendu cette étrange musique le soir où nous dînâmes au château, rappelez-vous ! Nous n'y avons point fait attention parce que ce monsieur si aimable, le professeur Pif, nous faisait

part des étonnantes aventures de son ami l'explorateur. »

Clovis en ce moment bâilla une seconde fois. M^e Lecrin saisit le bras de Boucagnol et leva l'index.

« Ça, un rugissement ! fit Boucagnol ; c'est un âne qui braie, l'âne de mon jardinier Machu, tout simplement.

— Certainement, et je reconnais son organe », dit M. Camusetti allongé dans un fauteuil.

M^e Lecrin demeura incrédule et eut un froncement de sourcils marquant de vagues soupçons.

Cinq ou six semaines s'étaient passées depuis le grand dîner de M^{me} de Boucagnol ; les Camusetti étaient encore au château, ainsi que M. Cabrol et aussi le professeur Pif avec l'homme-squelette ; il y avait même quelques commensaux de plus, de vieilles connaissances de Boucagnol, d'anciens confrères qui s'étaient invités sans façon. Entre amis, à la campagne, il n'y a pas à se gêner, il y a toujours de la place. Quelquefois ces amis n'étaient que très vaguement reconnus par Boucagnol, mais il avait si bon cœur qu'il s'en prenait à sa mémoire. M^{me} de Boucagnol seule faisait la grimace d'abord ; mais, sur les protestations de son mari cherchant à l'apitoyer sur ces braves amis que le sort n'avait



Un paysage inquiétant.

pas favorisés, elle se bornait à des récriminations plus ou moins vives. Cela lui fournissait l'occasion de faire, de temps en temps, une scène à Boucagnol, et sa santé s'en trouvait bien. On vivait vraiment au château, maintenant, avec tout ce monde et ce mouvement ce n'était plus l'engourdissement des premiers temps de l'installation.

D'ailleurs, ces vieux amis se montraient gens fort convenables ayant beaucoup vu le monde, ils avaient l'esprit plein de ressources ; avec eux on pouvait causer. Ils continuaient à faire bonne figure au salon lorsqu'arrivaient des visiteurs de la ville, et,

quoique pas très riches ni les uns ni les autres, leur garde-robe ne semblait pas trop mal montée ; s'ils ne présentaient plus maintenant l'aspect un peu bizarre des premiers jours, c'était, il faut l'avouer, grâce à Boucagnol. À l'insu de M^{me} de Boucagnol, il avait écrit à son tailleur pour lui commander une douzaine de vêtements complets pour l'intérieur et une douzaine de vêtements plus cérémonieux, et cela pour tout de suite ou même plus tôt, s'il avait été possible.

En *post-scriptum*, Boucagnol avait ajouté cette importante recommandation :

« ... Et puis, s'il vous plait, tout cela d'étoffes et de couleurs variées, et tout aussi varié comme mesures, je n'aime pas à être gêné ; faites-en à ma taille exacte, faites-en comme si j'étais plus gros, plus maigre, plus petit ou plus grand. Je vous le répète, je ne veux pas être gêné, si, par hasard, je me mettais à maigrir ou à engraisser... »

Ce qui permit, huit jours après, à M. de Boucagnol d'ouvrir sa garde-robe à ses amis et de leur dire :

« Cherchez donc là-dedans, nous sommes presque de la même taille ; je suis sûr que vous allez trouver quelque chose qui vous ira comme un gant ! »

Et, de fait, le rondelet professeur Pif et l'homme-squelette découvrirent juste ce qu'il

leur fallait pour paraître à leur avantage.

« C'est étonnant, dit le professeur Pif, cher ami, vous avez raison, on ne le croirait jamais, mais nous avons tous deux la même taille et aussi les mêmes goûts.

— C'est drôle, fit l'homme-squelette, vous n'entreriez certes pas dans mon veston avec votre si ridicule obésité, mon cher Boucagnol, et pourtant votre redingote semble faite pour moi ! »

Néanmoins les visiteurs de la ville, malgré ce déploiement de fastueuses parures, ne pouvaient s'empêcher de remarquer parfois les curieuses façons de ces nobles étrangers, quelques écarts de manières ou de langage pour lesquels on trouvait tout de suite des explications extravagantes. C'était inouï ce que ces gens avaient traversé d'aventures surprenantes, ce qu'ils avaient parcouru d'invraisemblables pays, ce qu'ils avaient rencontré de gens encore plus extraordinaires ou d'animaux exotiques !... Ah les commerçants retirés, les braves bourgeois, les dignes et tranquilles fonctionnaires de la petite ville de Corbigny, n'auraient pu, auparavant, imaginer la possibilité d'existences aussi accidentées ! Mais il n'y avait pas à dire, M. de Boucagnol et ses amis avaient dû rester trop longtemps dans les pays chauds, il leur en était resté quelque chose.

Sur ces entrefaites, alors que dans tout Corbigny on ne parlait plus que des Boucagnol et de leurs extraordinaires invités, ainsi que des bruits étranges entendus autour du vieux château de Cabreval, il survint un événement ou plutôt deux événements dans la même nuit, qui jetèrent au plus haut point l'alarme en ville tout en la plongeant dans un étonnement profond.

Pipard, jardinier maraîcher de son état, en réalité braconnier de profession - le jardinier qui habite au bout du faubourg et à qui tout le monde s'adresse quand on veut avoir, non pas des salades bien pommées ou un melon à point, mais bien un lièvre râblé ou un bon lapin de garenne - Pipard s'en allait, l'autre soir, poser des collets au plus touffu des bois de Boucagnol, avec l'espoir d'y trouver, au matin, les quatre lapins qu'il a l'habitude de fournir presque quotidiennement au patron de l'hôtel des *Trois Canettes*, le meilleur hôtel de la ville, d'ailleurs, renommé pour son excellente cuisine.

Le jardinier-braconnier Pipard aime à boire, chacun sait ça, et les soirées d'été sont altérantes... Pipard s'était un peu rafraîchi ; il se sentait en bonnes dispositions il avait le cœur joyeux et l'âme portée aux épanchements. Il bénissait le ciel, il contemplait avec attendrissement la lune, la vieille complice de ses expéditions nocturnes, il lui adressait de petits

mots d'amitié, il donnait de bonnes tapes de camaraderie aux arbres dans lesquels il se cognait parfois ; il chantonnait ou sifflotait, se parlant à lui-même très affectueusement, se faisant force compliments. Il se sentait vraiment léger, et, titubant légèrement, se dirigeait vers les bons endroits où les petits lapins aiment à venir folâtrer en troupes au clair de la lune.

— On t'a commandé quatre lapins, mon vieux Pipard.

*Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume...*

Ah ! non, prête-moi dix sous plutôt, pas pour écrire, pour me payer un bon grog au kirsch qui passerait comme une lettre à la poste !...

*J'aime entendre la rame
Le soir battre les flots.*

Nom d'une coloquinte ! Que la soirée est donc belle !... Qu'est-ce que tu dis, mon petit, mon gros, mon cher vieux Pipard, belle ? Mais oui, qu'elle est belle, mais qu'elle est chaude aussi, nom d'un artichaut !... Si tu disais le contraire tu ne serais plus un homme, tu ne serais plus qu'un... qu'un... qu'un... Quoi, qu'un ? Tu ne vas pas me dire des insolences, par hasard ? Ça serait un peu fort, mon vieux, et ça ne se passerait pas comme ça ! Je te dis que pour une soirée fraîche, elle n'est pas fraîche, là, et que pour une soirée chaude,



« Votre redingote semble faite pour moi. »

c'est une soirée chaude ! Je ne me suis peut-être pas assez rafraîchi, j'ai été imprudent...

*Petits oiseaux, n'allez pas dans la plaine,
Car le chasseur vous donnerait la mort...*

Et si c'était pas le devoir... quatre lapins promis, jurés, je retournerais me mettre du frais à l'âme en passant par le gosier... Tes quatre lapins, mon pauvre vieux Pipard, si tu ne les avais pas demain matin, tu serais déshonoré à fond...

Petits oiseaux, mangez sur ma fenêtre

*De ce pain noir que vous offre ma main ;
Mangez-en bien aujourd'hui, car peut-être
Ni vous ni moi... ni vous ni moi... ni vous
ni..*

Pipard n'acheva pas son couplet ; un cri inarticulé s'étrangla dans sa gorge, il se donna des coups de poing sur la tête et tomba assis à trois mètres en arrière dans un tas de broussailles épineuses.

« Un... un... un lion balbutia-t-il... nom d'un nom d'une coloquinte, Pipard, aurais-tu trop bu ?... Un lion ici, dans mes bois... chez mes lapins !.. Ah !... »

Un lion venait d'apparaître en plein dans un rayon de lune, au centre d'une clairière que Pipard allait traverser, un lion, un vrai lion, fier, majestueux, la tête droite, les yeux étincelants fixés sur l'infortuné Pipard.

Majestueux, les yeux étincelants, c'est peut-être beaucoup dire, car le brave Clovis ne devait plus guère avoir de prétentions de ce côté ; mais enfin, au clair de lune, bien qu'âgé et podagre, le lion Clovis pouvait encore faire son effet.

Il commençait justement sa petite promenade du soir dans les bois, avec Colette et Boucagnol, afin de se dégourdir un peu avant de s'allonger sur sa litière pour le sommeil. Aussi surpris que Pipard, il regardait de ses yeux, qui auraient eu grand besoin de lunettes, l'intrus qui dérangeait sa promenade.

Colette était derrière, encore dans l'ombre, et Pipard ne pouvait l'entrevoir que vaguement.

« Ça y est ! Pipard, mon pauvre garçon, tu es perdu, cuit, flambé, avalé... Plus de lapins... À cette heure, c'est toi, le lapin... À la Heur de ton âge, c'est-y pas malheureux !... Un lion dans notre département ! Il n'y a donc plus de police ? Je ne paie donc pas mes contributions pour ne pas être plus soigné que ça par mon gouvernement ? Voilà qu'on me fait manger par des troupes de lions et de tigres. chez moi ! Il n'y a donc plus de garde-champêtre ? Où est-il, le garde-champêtre ? Je réclame le garde-champêtre, moi ! c'est son affaire d'empêcher les lions de vaguer sur le territoire de la commune !... Un lion ici... Nous sommes tous dévorés... Mais c'est qu'il va se précipiter sur moi, la canaille ! »

Ce disant, Pipard, toujours assis, reculait, s'aidant des pieds et des mains, malgré les ronces et les épines, et s'attendant toujours à voir le lion bondir sur lui ; mais le bon Clovis ne bondissait pas, il regardait toujours, émotionné, lui aussi. Peut-être avait-il peur également ; en tout cas, Colette n'était nullement obligée de le retenir. Enfin, Pipard était parvenu à l'extrémité de la clairière, à l'endroit où recommençait l'ombre favorable à la fuite. C'était peut-être le salut. Il fit un bond, se trouva debout en dehors du clair de lune et

se jeta de côté, lancé à corps perdu a travers bois. Un grand bruit de branches cassées se produisit dans la clairière derrière lui. Clovis, effrayé, avait fait un bond aussi et tournait le dos pour se sauver du côté opposé.

« Il court derrière moi, se disait Pipard, redoublant de vélocité. Ah le gremlin, je sens ses griffes sur mon dos ! Ça y est... Gremlin de lion ! Si je me tire de là, plus de lapins, c'est fini, je le jure ! Rien que des salades, de bonnes laitues, des petits pois, de bons petits pois. Le jardinage, il n'y a que cela de tranquille dans la vie »

Haletant, oppressé, la figure et les mains déchirées par les houx et les ronces, Pipard arriva aux murailles du parc ; les brèches ne manquaient pas ; il se laissa débouler sur les pierres, roula sur des chemins en pente, traversa des ruisseaux, sauta des haies, buta sur des tas de cailloux, courut à perte de souffle sur la route et ne s'arrêta qu'à sa porte. Il avait encore le bruit de sa course désespérée dans les oreilles et le sang lui bourdonnait dans la tête.

« Il court, le gremlin, je l'entends... Pauvre Pipard, il va être sur toi. Au secours ! Un lion en ville !... Où est ta clef ? Animal, qu'as-tu fait de ta clef ? Tu veux donc être croqué à ta porte... près du salut ?... Non, je la tiens... Où est ta serrure, maintenant ? Où ? Où ? Où ? C'est-y à droite ? C'est-y à gauche ?... J'aurais

dû en faire mettre deux... une de chaque côté. Je la tiens... Sauvé ! »

La porte s'ouvrit, Pipard fit un dernier bond, ferma sa porte et tomba assis derrière, la calant de tout son corps.

-Ouf !



Pipard n'acheva pas son couplet.

XI. Continuation des événements de plus en plus épouvantables.

Le second événement de cette nuit mémorable se passa une demi-heure plus tard, juste comme le braconnier Pipard, échappé aux griffes du lion, rentrait en son logis, et nous pouvons le dire sans trop d'indiscrétion se réconfortait avec une forte dose de chacune des liqueurs qui se trouvaient chez lui, sauf, bien entendu, celle de son puits, uniquement réservée aux salades. À cette heure même, un autre individu, venant de la ville, se glissait, par le mur ébréché, dans le bois de M. de Boucagnol.

C'était encore un braconnier, un braconnier d'eau cette fois, et venu pour les carpes de l'étang de Cabreval, carpes renommées à dix lieues à la ronde pour leur vieil âge et pour leur goût délicat. L'hôtelier des *Trois Cannelles*, naturellement, ne pouvait pas servir que du lapin aux pensionnaires de sa table d'hôte, il leur devait aussi des plats de poisson, et les carpes, qu'il avait d'ailleurs l'audace d'intituler sur son menu « Carpes à la Cabreval », étaient fort goûtées de ses diners.

Ce braconnier d'eau se nommait Massicot ; il était bottier de son état, mais nous ne vous conseillerions pas d'aller lui commander une paire de bottes, car la confection de ces bottes demanderait pour le moins deux ou trois années. Massicot ne travaillait le cuir que lorsqu'il était inspiré, et l'inspiration ne ve-



« Il n'y a donc plus de garde-champêtre? »

nait pas souvent. Il s'en consolait en s'en allant pêcher à la ligne le long de la rivière, c'est-à-dire dormir la tête à l'ombre dans les oseraies ou se disputer avec son ennemi intime et inséparable Pipard, dans les cabarets du faubourg, que tous deux honoraient de leur fidèle clientèle.

Ils ne décoléraient pas l'un contre l'autre, assis à la même table, devant la ou les mêmes bouteilles, s'accablant de quolibets et d'injures : Pipard ayant en singulier mépris la pêche et les pêcheurs à la ligne. Massicot reprochant à Pipard la malhonnêteté de ses procédés vis-à-vis des lapins et des lièvres,



« Il court derrière moi ! »

cruellement occis au fusil ou traîtreusement étranglés la nuit au coin d'un bois.

Un filet sur l'épaule, Massicot se dirigeait donc vers l'étang de Cabreval poétiquement endormi à l'ombre des grands arbres, où, parmi la végétation des nénuphars et des grandes feuilles d'eau, les grenouilles, réunies par groupes, donnaient éperdument, entre sauts et plonges, un concert à la lune, avec l'accompagnement, en sourdine, du doux murmure de la brise à travers les roseaux.

La pipe à la bouche, car on ne se gêne pas avec les carpes, que le tabac n'incommode pas, Massicot, tout grommelant d'une mauvaise humeur mal passée, déployait son filet sur le bord de l'étang en cherchant le bon endroit.

« Ce Pipard est une brute, je ne boirai plus avec lui, c'te fois-ci, c'est décidé, je ne lui ferai plus l'honneur de ma compagnie, je ne lui adresserai plus la parole ! Mauvais braconnier, voleur de lapins, on m'y reprendra encore à t'offrir une friture, attends voir un peu ! Qu'il dit qu'il préfère les sardines à l'huile ou la morue salée ! Il est trop buse pour moi, je ne peux plus frayer avec lui. Voyons, v'là l'endroit, dans ce petit coin que la lune éclaire, ça doit fourmiller de poisson, les carpes et les brèmes sont en train d'y prendre leurs ébats... M'en faut au moins dix livres... Non, quinze livres, j'ai ma commande... On attend après, c'est pour une noce... Quand on a une commande, il faut servir ses cleints... Je resterai plutôt jusqu'au matin, mais j'aurai mes quinze livres, et du bon poisson encore, du soigné, ce que j'ai de mieux dans mon étang... Dis donc, toi, espace de Pipard, une bonne mère carpe au vin blanc, mon vieux, ça ne vaut pas tes sales lapins ? Ça les vaut dix fois, tes sales lapins ! C'est comme... c'est... c'est.., c'est... »

Massicot restait pétrifié, debout, les bras en arrière, prêts à lancer le filet. Quelque chose d'extraordinaire, en effet, se passait sur ou dans l'étang, quelque chose de vraiment incroyable. S'il n'avait pas eu les mains embarrassées par son filet, Massicot se serait frotté les yeux, mais il ne pouvait pas et se contentait de les écarquiller. Devant lui, dans

une petite anse frôlée par le clair de lune, les eaux de l'étang s'étaient mises à remuer fortement, il y avait eu comme une débandade de grenouilles, et il était sorti de l'onde une tête d'abord, une tête longue qui bailla avec un cri désagréable, en montrant d'énormes mâchoires en dents de scie. Le rayon de lune passa, ta tête disparut.

« J'avais la berlue », se dit Massicot en avançant le bras pour lancer son filet.

Mais non, le même cri désagréable se répéta deux fois et les eaux eurent comme un bouillonnement.

Massicot retint son filet et regarda, les yeux agrandis par l'effroi.

Le rayon de lune revenait tout doucement se poser sur l'étang. Cette fois il y avait deux têtes sorties de l'eau, deux têtes qui ricanaient en montrant de terribles mâchoires ; après les têtes se montrèrent des pattes, puis les corps sortirent de l'eau bouillonnante et Massicot, à n'en pas douter, reconnut deux crocodiles qui, grimpant sur le dos l'un de l'autre avec un bruit d'écailles froissées, escaladaient la berge et semblaient s'avancer sur lui.

« Des cro... des cro... des cro... codiles ! balbutia Massicot qui, dans un sursaut d'émotion, pensa en avaler sa courte pipe, des crocodiles ! Ici, dans mon étang ! Pour sûr, c'est

un cauchemar. Pipard m'a mis quelque chose de mauvais dans mon verre ! »

Il se sentait les jambes cassées et faisait de vains efforts pour les détacher du sol et s'enfuir. Pendant ce temps, les crocodiles frétilants traversaient à grand bruit les touffes de roseaux, s'éclaboussaient en battant de leurs queues les eaux de l'étang, avalaient, en passant, d'innocentes grenouilles, et folâtraient en faisant rejaillir l'eau jusque sur le malheureux pêcheur. Leurs gueules s'ouvraient et se refermaient avec des bruits de claquoirs qui faisaient frémir Massicot.

Cependant, peu à peu, celui-ci retrouvait ses jambes ; il en profita pour battre en retraite à reculons, bien lentement à son gré, tout en hurlant à tue-tête pour essayer d'intimider les crocodiles.

« Vilaines bêtes, sales lézards, croyez-vous que vous allez me faire peur ? Attendez un peu que je vous décarcasse, que je vous démolisse, que je vous mette en mayonnaise pour vous apprendre à venir me manger mon poisson ! Voulez-vous filer ? »

Si Massicot n'avait pas eu l'oreille troublée par un émoi bien naturel, il aurait entendu un éclat de rire répondre à ses menaces. C'était Colette qui, de côté, surveillait les ébats de ses deux jeunes crocodiles attachés à un arbre. Mais Massicot n'entendit rien et ne vit

pas non plus la corde qui retenait les crocodiles.

Il détalait franchement, maintenant, non sans pousser encore des éclats de voix furieux et épouvantés, parce que, son filet s'accrochant aux buissons derrière lui, il se croyait sur le point d'être happé par les crocodiles lancés à sa poursuite.

« Sales bêtes ! Allez-vous me lâcher à la fin ? Allons donc ! Oui, et mes carpes, maintenant, mes quinze livres de poisson, du poisson promis, vendu ? Je suis ruiné alors, je ne peux plus fournir mes pratiques. Je vais aller raconter à Pipard. En voilà une aventure ! Des crocodiles dans mon étang ! Un étang si tranquille jusqu'à présent. Je suis ruiné ! »



Un concert de grenouilles.

Le malheureux Massicot, depuis longtemps sorti du bois, regagnait son logis par les ruelles du faubourg, qu'il continuait encore à crier, à se lamenter sur le trouble apporté dans son petit commerce et à menacer les crocodiles qu'il croyait entendre à ses trousses. Quelques fenêtres s'ouvrirent et des têtes se penchèrent pour voir qui faisait ce tapage. Aux injures que lui jetaient au passage les gens mécontents d'être ainsi réveillés, Massicot répondait d'une voix enrouée :

« Fermez vos fenêtres ! Des crocodiles en ville ! Barricadez-vous, bonnes-gens !

— Ivrogne ! »

Les gens du faubourg avaient quelques raisons de se montrer furieux, cela faisait la deuxième alerte de la nuit, puisque, une demi-heure auparavant, le nommé Pipard avait fait un tapage pareil en hurlant qu'une bête féroce le poursuivait. Tout à l'heure avec Pipard c'était un lion, maintenant il s'agissait de crocodiles !

Au petit jour, Pipard et Massicot, qui n'avaient pu fermer l'œil du reste de cette terrible nuit, se trouvèrent nez à nez dans la rue, juste au milieu du chemin entre leurs deux logis.

La même pensée leur était venue à tous deux ; il fallait bien vite raconter l'événement

au camarade qui avait affaire aussi dans le parc de Cabreval.

Massicot et Pipard, pâles, la figure défaite, se regardaient sans mot dire.

« Hein ? fit enfin Pipard.

— Hein ? fit Massicot.

— Tu l'as vu ?

— Tu les as vus ? dit Massicot.

— De quoi ? tu les... il y en avait donc plusieurs ?

— Il y en avait deux !

— Bigre ! Je l'ai échappé belle ! J'en avais vu qu'un, un énorme, une grosse tête, les crins hérissés.

— Les crins ? Ça n'a pas de crins... les écailles hérissées.

— Les écailles ? Ça n'a pas d'écailles... Je l'ai vu comme je te vois, un lion, énorme, je te dis... Il avait donc sa lionne que t'en as vu deux ?

— Un lion ? T'as vu un lion ? tu rêves, c'est des crocodiles !

— Des crocodiles ? Tu n'es qu'une bête de



« On m'y reprendra
à t'offrir une friture ! »



Massicot regarda, les yeux agrandis par l'effroi.

ne pas savoir distinguer un lion, le roi des animaux, d'une espèce de grand lézard des pays chauds... ou t'avais encore été boire tout seul en nous quittant !

— J'ai vu des crocodiles, même que je m'ai battu avec eux !

— Moi, j'ai vu un lion, même que je m'ai battu avec lui !

— Où ça ?

— Dans le bois ! Et toi, où ça, au juste ?

— Dans l'étang !

— Alors, si t'en es si sûr que ça, c'est qu'il y a du lion et du crocodile dans ce bois... Bigre, bigre, bigre ! je croyais qu'il n'y avait que du lapin. Mais, et ton poisson ?

— Rien du tout et tes lapins ?

— Bredouille ! J'ai eu assez de peine à me rapporter intact, moi-même. Il m'a mangé seulement ma casquette, une casquette neuve d'il y a deux ans à peine ! Faut que je remette ma vieille. »

Des voisins s'étaient attroupés autour des deux hommes ; on écoutait ; les gens, d'abord incrédules et ricaneurs, commencèrent à se regarder avec un peu d'inquiétude quand ils virent l'air terrifié des deux braconniers. Leur réputation était bien établie ; on les savait coureurs des bois, l'un chasseur déterminé, l'autre ravageur de rivière. Ce n'étaient pas des blancs-becs capables de s'effrayer pour peu de chose, un rayon de lune ou un chien rencontré dans le bois.

Les questions se pressaient et se croisaient.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

— Quoi ?

— Comment, un lion, ou ça ?

— Dans ta campagne, tout près d'ici !

— Mais non, c'est des crocodiles, que je vous dis...

— Des crocodiles et des lions, paraîtrait, dans le bois de Cabreval, un vilain endroit sauvage, un bois sombre et serré qu'a l'air méchant, où il y a cet étang.

— Mais l'autorité ? À quoi qu'elle sert alors, si on laisse des bêtes pareilles vaguer dans la campagne ? Et les gardes champêtres ?

— Ce n'est pas possible, Pipard et Massicot n'ont pas vu de bêtes dans le bois.

— J'en vois bien ici, dans la rue ! dit Pipard impatient ; j'ai si bien vu ce lion et j'ai eu tant de peine à me tirer de ses pattes que j'en suis encore tout chose. et j'ai besoin de me remettre avec quelques petits verres de dur... Viens-tu, Massicot ? »

XII. Inquiétudes bien justifiées de la ville de Corbigny.

Une heure après, toute la ville était au courant des effroyables dangers courus dans la nuit par Pipard et Massicot ; très rapidement, la nouvelle s'était répandue, gagnant de rue en rue la place centrale, repartant de là pour faire le tour de chaque quartier, colportée par les bonnes et les ménagères avec diverses broderies et des commentaires variés.

La situation était grave. Ainsi des lions et des crocodiles erraient dans les bois si proches de Cabreval, qui se reliaient par de petits bouquets d'arbres aux dernières maisons de Corbigny. Il n'y avait pas de doute possible ; il suffisait, pour être fixé, de voir l'air effaré de quelques notables, des gens importants à qui on n'en conte pas, en conciliabule devant l'hôtel de ville, discutant la nouvelle en jetant de temps à autre un coup d'œil inquiet du côté du faubourg.

L'armurier Perrinet pérorait dans sa boutique, pleine de clients, malgré l'heure matinale ; les gens prudents achetaient des revolvers ou renouvelaient leur provision de cartouches.

« Du plomb de quel numéro pour tirer les lions, monsieur ? »



« Fermez vos fenêtres ! »

— Hein ! monsieur Perrinet, on va avoir une belle ouverture cette année ! On dit qu'il n'y a plus de lièvres, nous allons remplacer ça par du lion ! Mazette ! »

L'hôtelier des *Trois Canettes* se montrait particulièrement inquiet. Pipard n'apportait pas les lapins commandés, Massicot n'arrivait

pas avec les carpes. L'histoire des lions et des crocodiles le laissait fort sceptique. Pipard et Massicot devaient avoir bu plus que de coutume, tout simplement. Ils avaient rêvé en cuvant leur vin sous quelque table de cabaret. En attendant, il était lésé ; la table d'hôte des *Trois Canettes* allait pâtir par leur faute, et la noce aussi, et il allait falloir se mettre en quête pour trouver autre chose.

Impatienté, l'hôtelier prit le parti de courir



« Un lion ! tu rêves, c'est des crocodiles ! »

à la recherche de ses fournisseurs. Il n'eut pas la naïveté de se diriger vers leur domicile, il se contenta de jeter un coup d'œil en passant dans chacun des cabarets du faubourg. Il ne chercha pas bien longtemps ; au cinquième cabaret, des éclats de voix, sortant par la fenêtre ouverte, lui apprirent que ses gens étaient là. Pipard et Massicot racontaient pour la trentième fois leur aventure et, comme le récit les altérait, ils l'entrecou-

paient de rasades aux péripéties particulièrement dramatiques.

Sur un signe de l'hôtelier, Pipard et Massicot se levèrent et le rejoignirent dans la rue.

« Eh bien ! dit tout bas l'hôtelier, mon gibier ? mon poisson ?

— Vous ne savez donc pas ce qui nous est arrivé, que nous avons failli, tous les deux, être croqués tout vifs ?

— Je connais l'histoire ; mais à d'autres, mes gaillards, à d'autres ! Pourquoi aviez-vous bu tant que ça ? J'ai eu bien tort de vous avancer cent sous hier, vos lions et vos crocodiles étaient dans la bouteille... J'en suis pour mon poisson et mon gibier !

— Aussi vrai que Pipard n'est qu'une oie, déclara solennellement Massicot, je vous jure que j'ai vu les crocodiles.

— Vrai comme cet imbécile de Massicot n'est qu'une buse ! s'écria Pipard, j'ai vu le lion, je me suis trouvé bec à bec avec lui, et c'est une fichue situation, vous pouvez m'en croire !

— Allons donc ! vous voulez me carotter...

— Vous êtes un client, un bon client pour les lapins, mais je ne veux plus vous en fournir, dit mélancoliquement Pipard, faudra vous adresser ailleurs ; moi, j'ai pas envie de me faire avaler par...

— Moi, pour ce qui est du poisson, je ne peux plus vous en apporter, gémit Massicot, vous comprenez, retourner à l'étang de Cabreval quand j'ai eu tant de mal à échapper à ces crocodiles, ça ne serait pas à faire !

— Alors, s'écria douloureusement l'hôtelier, il faut que je me passe de gibier et de poisson ? Et ma table d'hôte, mes pensionnaires ? Et ma noce ? Et ma réputation ? Voyons, ça n'est pas possible Voyons, vous avez rêvé. Écoutez, vous viendrez me parler à l'hôtel ; peut-être que je me déciderai à mettre dix sous de plus aux lapins. »

L'hôtelier des *Trois Canettes* s'en allait en proie à la plus vive contrariété. Il était peut-être le seul à ne pas croire aux bêtes féroces de Cabreval et soupçonnait Pipard et Massicot de s'être vendus à la concurrence : l'hôtel du *Perroquet vert*.

Derrière lui le brigadier de gendarmerie passa la tête par la fenêtre du cabaret et siffla sans façon Pipard et Massicot.

« Psitt ! les autres, avancez donc, que l'on vous cause !

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, brigadier ? dit Pipard, faisant le salut militaire.

— La rumeur publique est venue jusqu'à moi, dit le brigadier, et qu'est-ce qu'elle ra-

conte donc, la rumeur publique ? Des tas d'histoires qui vous seraient arrivées avec des bêtes tout c qu'il y a de plus fauves et féroces. Qu'est-ce que tout ça veut dire ? Faudrait voir à tirer les choses au clair... Je commence mon enquête. Attention ! *Primo* : la rumeur publique a-t-elle rêvé ?

— Brigadier, elle n'a pas rêvé.

— Et vous ? N'aviez-vous pas bu ?

— Brigadier, pas plus qu'à notre soif !

— Ce n'est pas une mesure bien précise... C'était-y votre soif des jours ordinaires ?

— À peu près.

— *Secundo*, maintenant : Ces fameuses bêtes fauves et féroces, qu'est-ce que c'était, au juste ?

— Deux lions, un crocodile ! Dit Pipard.

— Mais non, dit Massicot, deux crocodiles et un lion, c'est bien assez !

— C'est même trop ! Et ces animaux fauves vaguaient dans la campagne ; à quel endroit au juste ?

— Dans le bois de Cabreval.

— À quelle heure ?

— Dix heures et demie, onze heures par à peu près.

— Ah ! Et vous, mes gaillards, qu'est-ce

vous faisiez à cette heure dans les bois de Cabreval qui sont le parc d'un particulier, privé et clos de murs ?

— Oh ! clos de murs avec des trous, dit Pipard ; j'étais passé, sans m'en apercevoir, par un de ces trous.

— Moi aussi, fit Massicot.



« Du plomb pour tirer le lion, s'il vous plaît ! »

— Fallait être bien distrait. Enfin ! Et qu'est-ce que vous faisiez là-dedans ?

— Moi, dit Massicot, j'ai l'âme poétique, je suivais la petite rivière en écoutant chanter les guernouilles.

— Moi, dit Pipard, j'ai pas l'âme poétique, mais mon dîner ne passait pas et je marchais

pour faire du bien à mon pauvre estomac.

— Oui, on vous connaît, dit le brigadier. Et alors, qu'est-ce que vous avez rencontré par hasard ? Des lapins, je parie !

— Un lion, brigadier, là devant moi, comme je vous vois, même qu'il m'a posé ses deux pattes sur les épaules et que j'ai senti ses griffes. et nous nous sommes regardés les yeux dans les yeux... J'avais une fière venette, brigadier, mais fallait pas caner. Si j'avais cané, j'étais dévoré en deux temps et trois mouvements Et alors je l'ai attrapé par les moustaches et je lui ai flanqué un bon coup de poing sur le nez. Après, dame, après, j'ai pas attendu la réponse, j'ai détalé avant qu'il soit revenu de son étonnement. Si ce serin de Massicot, qui n'a pas deux liards de sang dans les veines, avait été à la place de moi qui vous parle, il se serait trouvé mal de pour et il aurait été mangé, quoiqu'il ne doive pas avoir très bon goût... Mais je me suis laissé dire qu'en Afrique les lions n'y regardent pas de si près !

— Et moi, dit Massicot, je rêvais, comme je vous le disais, à une fiancée que je devrais avoir, je rêvais bien tranquillement au bord de l'étang lorsque, tout à coup, j'ai senti que mes deux jambes enfonçaient. Bon que je me dis, je suis dans la vase ! Mais juste comme la lune, qu'était derrière un nuage, remontre le bout de son nez, je m'aperçois que c'était

dans les gueules de deux crocodiles que j'avais enfoncé mes jambes sans savoir... deux crocodiles énormes qui me tiraient chacun d'un côté et me tenaient déjà jusqu'à la ceinture...

— Alors ? dit le brigadier.

— Alors, j'ai pas été avalé tout à fait, vu que je suis là, parce que j'ai pu, heureusement, attraper une branche d'arbre et m'enlever à la force des poignets... les crocodiles se regardaient tout bêtes, mais j'ai pas attendu qu'ils soient revenus de leur surprise et j'ai filé raide ! Cet imbécile de Pipard que v'là aurait été à ma place qu'il ne s'en serait pas tiré. En deux bouchées, une pour chaque crocodile, Pipard était avalé... et les crocodiles crevaient de maladie, parce que cet ivrogne de Pipard, voyez-vous, respect que je vous dois, brigadier, ça ne peut être que de la fichue nourriture.

— Ce qu'il y a de certain, dit Pipard, c'est que c'est bien gênant de rencontrer ces bêtes-là en se promenant, et j'espère bien qu'on va mettre ordre à ça ! Mon brigadier, c'est l'affaire de la gendarmerie ; c'est vous que ça regarde d'aller leur demander leurs papiers, à ces animaux... Nous autres, simples contribuables, nous avons droit à notre tranquillité dans nos promenades, même au clair de la lune ; brigadier, je vous la réclame...

— Suffit ! Je n'y crois pas beaucoup à vos histoires, mais j'ai pas besoin de vos conseils pour ouvrir l'œi ! »

Le brigadier, la mine perplexe, regardait les deux hommes. Enfin, résolu à pousser jusqu'au bout son enquête, il se décida à s'en aller sonner à la grille du château de Cabreval, pour mettre M. de Boucagnol au courant des étranges histoires qui couraient sur ses bois et lui demander s'il y avait jamais relevé de traces de bêtes fauves.

M. de Boucagnol, qui revenait justement de faire sa visite aux cages des animaux, pendant que ses invités savouraient les douceurs de la grasse matinée, reçut dans la cour même le brigadier amené par Babylas.

Après s'être excusé de déranger si matin le châtelain de Cabreval, le brigadier expliqua l'affaire qui l'amenait : deux hommes prétendaient avoir rencontré, dans le bois de Cabreval, des animaux féroces et ne s'être qu'à grand'peine tirés de leurs griffes, après un violent combat. Ces hommes, à vrai dire, n'étaient pas très dignes de foi ; néanmoins, l'autorité avait pour devoir de s'informer.

« Mais quelles bêtes féroces ?

— Deux lions, un rhinocéros ou bien un crocodile, je ne sais plus au juste, dit le brigadier.

— Deux lions et un crocodile s'écria Boucagnol ; impossible, brigadier, vos gens sont des farceurs ; ils ne peuvent avoir rencontré deux lions et un crocodile, n'est-ce pas, Collette ?

— Certainement, papa, c'est tout à fait impossible ! »

Boucagnol, enchanté de pouvoir répondre



« Avancez donc, qu'on vous cause ! »

sans mentir, éclata de rire si longuement que le brigadier fut à son tour gagné par l'hilarité. Au fond de la cour, Babylas, qui ne savait pourtant pas de quoi il s'agissait, se mit à pousser des gloussements en écho, et Machu, mettant la tête à une meurtrière de la tour aux animaux, sourit largement.

À ce moment le vieux Clovis poussa un

long rugissement qui figea brusquement le rire sur les lèvres du brigadier.

« Hein ? » fit-il.

Boucagnol affecta de rire plus bruyamment.

« Ça ? ah ! ah ! ah ! c'est un âne qui braie dans l'écurie... ah ! ah ! ah ! des lions, des crocodiles dans mes bois, mais venez donc avec moi, brigadier, venez donc, ah ! ah ! ah ! vous allez faire le tour du parc et vous allez voir si tout n'y est pas d'une tranquillité délicieuse ! »

Boucagnol entraîna rapidement le brigadier vers le bois pour l'éloigner de la tour où le vieux Clovis pouvait encore avoir la tentation de bâiller.

« Venez donc, brigadier, un petit tour matinal dans la fraîcheur du bois nous fera du bien à tous deux. Voyons ? est-ce assez calme ici, regardez-moi ce taillis et ces petits ruisseaux, et ces jolies broussailles sous les grands arbres, et ces voûtes de verdure ! Prenez-moi un peu ce sentier, attention, il y a un ravin, là... Une source, une jolie source, brigadier ! de la poésie, brigadier, de la poésie tant que vous en voudrez, mais deux lions là-dedans, vous voulez rire !

— Oui, dit le brigadier, ce bois est la tranquillité même, les deux particuliers ont voulu

rire... ils se moquent du monde, de toute la ville ! Je vais un peu les secouer...

— Non, brigadier, n'en faites rien, laissez donc s'amuser ces pauvres diables... Leurs lions et leurs crocodiles, ça fait rire et ça ne fait de mal à personne !

— Oui, mais savez-vous bien, monsieur, que ces deux particuliers s'étaient introduits dans votre bois pour braconner, je connais mes gaillards, ils venaient pour les lapins du bois et pour les carpes de l'étang.

— Vraiment ?

— Et je pourrais bien verbaliser.

— Ne verbalisez pas, tenez, faisons mieux, donnons-leur cent sous à chacun pour leur peur.

— Mais puisqu'il n'y avait rien ?

— Pour leur cauchemar !

— Bigre ! fit le brigadier, arrêtant tout à coup M. de Boucagnol dans un sentier, qu'est-ce que c'est que cela ? »

Dans le sable du sentier les pas de Clovis avaient laissé des traces profondément imprimées devant lesquelles le brigadier était tombé en arrêt. Il fallait bien le reconnaître, une bête à quatre grosses pattes avait passé là. Boucagnol cependant mit son lorgnon et regarda de tous les côtés.

« Quoi donc, brigadier, quoi donc ?

— Ceci, monsieur de Boucagnol, voyez, les traces du criminel.

— Ça ? c'est quelque renard.

— Il serait d'une jolie taille, fit le brigadier regardant autour de lui d'un air inquiet, ces grosses traces-là c'est la piste des lions que Pipard a vus. et à côté, voyons donc ces petits pas, des talons de bottines, c'est une dame... que les lions ont dévorée peut-être, car on ne revoit plus les petits talons plus loin. »

Boucagnol rit longuement tout en piétinant sur les traces de Clovis.

« Une dame que les lions ont dévorée dans mes bois, vous plaisantez, brigadier ! mais ma femme et ma fille s'y promènent tous les jours dans mes bois. Elles y étaient encore hier au soir !

— Êtes-vous sûr que M^{me} de Boucagnol ou Mademoiselle soient rentrées hier au soir ?

— Comment, si j'en suis sûr ? Voulez-vous les voir, brigadier ? »

XIII. Encore une nouvelle aventure !

Bien qu'il eût été admis à l'honneur de saluer M^{me} et M de Boucagnol et qu'il eût constaté que ces dames n'avaient été nullement dévorées, le brigadier s'en alla un peu troublé. Non, il n'y avait pas de lions dans le bois, qu'il avait minutieusement fouillé jusqu'au tréfonds des ravins les plus broussailleux, mais il devait y en avoir eu, les traces de pattes si fortement marquées prouvaient bien que Pipard n'était pas un imposteur.

On rit beaucoup au château de la bonne peur faite aux braconniers, mais en ville l'inquiétude persista ; on n'osait plus sortir sans y être forcé, les ménagères au moment d'aller faire leurs provisions ne se risquaient dans la rue qu'après avoir longuement regarda si tout était tranquille ; on ne sortait plus le soir de peur des vilaines rencontres au tournant d'une rue, bien que le brigadier de gendarmerie, esclave du devoir, se fut astreint hé-

roïquement à faire chaque nuit des rondes pendant lesquelles il n'avait jusqu'à présent rencontré rien de suspect.

Pipard et Massicot étaient devenus les héros du jour, ils passaient tours journées à raconter, quand on les mettait devant quelque liquide buvable, car raconter altère, les péripéties de la terrible nuit où ils avaient couru tant de dangers. Seulement, comme ils manquaient d'imagination, ils se volaient l'un à l'autre les épisodes enjolivant leurs aventures ; ainsi Pipard prétendait que c'était lui qui s'était trouvé, à un moment donné, avec ses jambes dans les gueules des deux lions ou deux jambes dans la gueule d'un lion, et Massicot affirmait n'avoir dû son salut qu'à la vigueur des coups de poing appliqués sur le nez des crocodiles, après leur avoir tiré les moustaches. Et c'était pour eux une occasion nouvelle de se disputer et de s'injurier tout en trinquant fraternellement.

Et le château de Cabreval, avec son parc hanté par les bêtes féroces, prenait dans les racontars courant la ville le caractère le plus mystérieux et le plus fantastique. On ne l'appelait plus que le château de la *Bête au bois dormant*. Des légendes épouvantables s'accréditaient, on parlait de bergères dévorées sur la lisière de ces bois farouches, ou de facteurs disparus dans leurs tournées rurales.

Bien entendu, l'hôtelier des *Trois Canettes*

se passait de gibier et de carpes, la table d'hôte gémissait, Massicot négligeant même la petite friture, les ablettes et les goujons que l'on pouvait pêcher sous le pont de la ville même. C'est que le bon M. de Boucagnol, contrarié de faire sans le vouloir du tort à son prochain, lui faisait parvenir de temps en temps une pièce de dix francs ainsi qu'à son acolyte Pipard, pour les consoler de ce qu'ils ne pouvaient plus venir braconner chez lui.

Triste conséquence de ces événements, la belle société de Corbigny n'osait plus se risquer au château de Cabroval et délaissait M^{me} de Boucagnol. Décidément ces Boucagnol avaient trop longtemps habité les pays chauds, ils en avaient rapporté des goûts sauvages. On découvrait tout à coup qu'au château de Cabreval tout était étrange, les maîtres, les commensaux ordinaires, et même la domesticité. Le conservateur des hypothèques accusait carrément M. de Boucagnol de chercher à acclimater des animaux féroces dans le pays pour se donner le plaisir de la chasse aux fauves.

Un beau soir, au cœur même de la ville, il arriva une nouvelle aventure. Au premier étage d'une maison de la rue Saint-Colomban un atelier de couturières veillait pour terminer les toilettes d'une mariée et de ses demoiselles d'honneur. Minuit venait de sonner

au clocher et tout bruit s'était éteint depuis longtemps dans la ville, lorsque soudain les jeunes couturières entendirent un galop assez bizarre sur le pavé des rues endormies. Ce n'était pas le galop d'un cheval, ni celui d'un âne, c'était quelque chose de plus doux et de plus souple. Ce galop s'arrêta juste sous leurs fenêtres éclairées et tout aussitôt quelque chose vint frapper les vitres. Horreur ! c'était la tête d'un animal étrange, bizarre, ni cheval, ni âne, qui regardait avec de gros yeux en clignant drôlement les paupières !

Les jeunes couturières poussèrent chacune un grand cri, croyant avoir vu le diable en personne ou du moins sa monture ; quelques-unes s'évanouirent un peu, seule une vaillante se leva, une lampe à la main, pour se sauver. Au tapage et au mouvement, la bête disparut. On entendit le bruit de son galop du côté de la grande place. Mais les cris des couturières avaient réveillé les voisins, des têtes se montraient aux fenêtres. On s'interpellait et l'on se réveillait de maison en maison tout le long de la rue Saint-Colomban, et cela gagna la grande place, puis les rues circonvoisines.

- « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que c'est ?
- Des bêtes féroces dans la ville !
- Les lions de Pipard qui viennent de dévo-

rer les habitants d'une maison dont la porte n'était pas bien fermée !

— A-t-on prévenu la force armée ? Il faudrait courir bien vite...

— Allez-y vous-même, vous !

— Les pompiers...

— Moi je suis pompier, ce n'est pas notre affaire... »

La bête galopait toujours pendant ce temps-là, les fenêtres s'ouvraient derrière elle et les gens mal éveillés ne la distinguaient pas très bien au passage, mais par la ruelle du Chat-qui pêche elle revenait à la grande place.

« Oh ! ah ! Les voilà ! voilà les lions ! »

Et voilà ce que virent les habitants de la grande place ou quatre becs de gaz étaient encore allumés : une girafe, qui s'en allait en trotinant d'un bec de gaz à l'autre, mettait curieusement le nez dans la lanterne, soufflait bruyamment, se brûlait quelque peu et, cabriolant, s'en allait à un autre lampadaire.

Une girafe ! Quelques braves voulaient descendre pour essayer de la capturer, mais leurs épouses les retinrent à grands cris. Si les lions allaient apparaître à leur tour derrière cette girafe !

Comme le bruit et les cris augmentaient, la

girafe effarouchée abandonna les becs de gaz, reprit son petit galop bizarre, se jeta dans les rues sombres et disparut du côté du faubourg.

Pipard l'aperçut au passage, Massicot aussi. En hommes qui avaient affronté des bêtes fauves plus redoutables, ils osèrent sortir dans la rue et courir un peu derrière elle. Elle détalait par les champs dans la direction de Cabreval pour retourner, il n'y avait pas de doute, à son gîte dans les halliers mystérieux du bois hanté.

Pendant que l'alarme était ainsi jetée dans la ville, quelqu'un, dans ce fameux bois de Cabreval, riait follement de l'escapade de la girafe. Colette, que son père gourmandait pour avoir laissé échapper la bonne bête au cours d'une petite promenade dans le bois, n'avait aucune inquiétude. Ce n'était pas la première fois que la girafe se sauvait ainsi et elle était toujours revenue après avoir folâtré une demi-heure sur les routes. Cette fois elle s'était dirigée vers la ville et Colette riait aux larmes à la pensée de l'ahurissement de tous les habitants de Corbigny.

Bientôt, en, effet, le galop irrégulier de l'évadée retentit sur la route, et, franchissant d'un bond l'une des brèches du mur, la girafe tomba dans le parc devant la cravache de Colette qui menaça seulement, et fit place dans la main de Colette à des morceaux de sucre.

La girafe baissa vivement sa petite tête et allongea la lèvre vers le sucre pendant que Colette saisissait la bride.

« Allons, grande vilaine folle dit Colette, qu'est-ce que tu as été faire en ville ? réveiller de bons bourgeois et leur faire peur ? »

Boucagnol essaya de gronder sa fille. Ne devait-elle pas tenir plus sérieusement la gi-



... Les jambes dans les gueules des deux lions!

rafe et ne pas la laisser cavalcader à travers champs ? Il fallait éviter d'inquiéter les populations, maintenant Clovis ne sortait plus que solidement tenu en laisse pour lui éviter toute tentation de s'en aller se promener tout seul.

« Si tu voulais, papa, nous irions demain ensemble en ville pour voir la tête des gens...

On a dû rencontrer la girafe, ça sera drôle !

— Surtout, n'en parle pas à ta mère, il vaut mieux qu'elle ignore cette escapade nocturne, »



C'était la tête d'un animal étrange!...

XIV. Dévoré depuis trois jours !

À Corbigny, la nuit s'acheva plus tranquillement qu'elle n'avait commencé. Bien des gens restèrent éveillés et passèrent des heures penchés à leurs fenêtres, s'attendant à voir reparaître la girafe suivie peut-être de ces lions et de ces crocodiles qui couraient la campagne autour de la malheureuse ville. Rien ne parut, ni girafe, ni lions ; une à une, les vedettes volontaires fermèrent leurs fe-

nêtres et se recouchèrent.

La ville dormit peu cependant, c'était trop d'émotions depuis quelques jours. Aussi, dès le petit matin, des groupes se formèrent, commentant les événements au coin de chaque rue. Des gens affairés couraient chez M. le maire ou à la gendarmerie. Cela ne pouvait pas durer, l'autorité devait agir, une population pacifique ne pouvait rester ainsi exposée aux plus graves dangers. On devait immédiatement organiser des battues, découvrir le gîte de ces bêtes féroces, les traquer et les détruire.

Tant que les braconniers Pipard et Massicot avaient été seuls à les avoir vues, seuls à raconter les mauvaises rencontres faites au bois hanté, sans pouvoir fournir de preuves, on avait pu douter. Maintenant, c'était bien digèrent, il fallait se rendre à l'évidence, toute la ville avait vu courir dans la nuit cette girafe endiablée, les lions et les crocodiles n'étaient certainement pas issus des cerveaux en délire de Pipard et de Massicot.

Et le château de la *Bête au Bois dormant* qui prenait là-bas dans la vallée, sous les rayons du soleil levant, des airs de placidité innocente Et ces bois touffus qui s'efforçaient de ressembler à des bois ordinaires, paisible domicile de candides petits lapins et laperreaux, lièvres et levrauts. Là était le repaire des bêtes féroces. C'est dans ces halliers pro-

fonds, dans ces antres louches, que les fauves avaient élu domicile, c'est là qu'ils emportaient leur proie chaque matin, et qu'en dévorant les malheureuses victimes tombées sous leurs griffes ils attendaient le



Les couturières poussèrent un grand cri.

retour de la nuit complice pour se remettre en chasse !

Sur la grande place, devant l'hôtel des *Trois Canettes*, on commentait les événements. Quelques notables réclamaient la réunion immédiate du Conseil municipal pour discuter les mesures à prendre ; quelques chasseurs arrivaient bottés ou guêtres, leurs Lefauchaux en bandoulière ; Pipard et Massicot péroraient, ajoutant quelques épisodes nouveaux à leur aventure. Tout à coup l'hôtelier des *Trois Canettes* apparut, l'air sombre.

« Messieurs, dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer !

— Quoi encore ? qu'est-ce qu'il y a ? »

Le groupe se resserra. Devant ces marques d'émotion, une mercière qui ouvrait sa boutique la referma frissonnante et monta se mettre à la fenêtre du deuxième étage.

« Un des habitués des *Trois Canettes* , continua l'hôtelier, un jeune homme tranquille, M. Clodomir Bellejambe, voyageur de commerce pour la quincaillerie et les machines à coudre, a disparu !

— Disparu ! Quand ? Comment ? Cette nuit ?

— Pas cette nuit, depuis trois jours, hélas !... Je le croyais en tournée, mais je viens de constater que son bagage est dans sa



Elle mettait curieusement le nez dans la lanterne.

chambre ainsi que sa correspondance d'hier et d'avant-hier... Vous demandez comment il a disparu ? Il n'est pas difficile de le deviner, avec ces bêtes féroces qu'on laisse rôder sur nos chemins et qui s'en viennent la nuit chercher leurs proies jusque dans les rues de la ville ! Hélas ! M. Clodomir Bellejambe avait l'habitude après dîner de s'en aller fumer sa pipe en flânant sur les bords de la rivière ; l'autre soir, sans doute, il se sera laissé entraîner un peu loin et il n'a plus reparu... les lions en ont dîné ! Je vais de ce pas faire ma déclaration à la gendarmerie !

— Vous dérangez pas, dit Pipard, v'là le brigadier ! »

Le brigadier arrivait à grands pas ; il n'avait pas vu la girafe, attendu que, revenant la veille d'une tournée fatigante, il avait dormi à poings fermés sans rien entendre. Seulement, on était venu réveiller les gendarmes dès la première heure pour leur apprendre l'invasion de la ville par une troupe de bêtes féroces et requérir la protection de la force armée.

« Mon brigadier, dit Pipard prenant sans façon la parole au nom du groupe, car depuis les événements il était devenu un personnage important, mon brigadier, faut croire tout de même que la police est drôlement faite, respect que je vous dois ! Voyons, au lieu de tourmenter de braves gens pour un



« Vilaine folle! qu'est-ce que tu as été faire en ville? »

petit braconnage de lapins par ci par là, on ferait bien mieux peut-être de ne pas laisser des lions et autres bêtes sauvages venir braconner des hommes presque dans les rues de la ville, sans leur y demander, à ces bêtes sauvages, leur permis de chasse et leurs papiers. Voilà ce que je voulais dire.

— D'abord, dit le brigadier, il n'est pas question de lions cette nuit, il s'agit d'une

bête haute de huit à dix mètres, les uns disent une girafe, les autres un éléphant.

— Vous retardez, mon brigadier, il ne s'agit plus de la girafe de cette nuit, c'est bien autre chose ! il y a pire !

— Quoi, pire ?

— Demandez au patron des *Trois Canettes* qu'allait vous faire sa déclaration.

— Il y a, dit l'hôtelier, qu'un de mes pensionnaires, M. Clodomir Bellejambe, a disparu !

— Dévoré ! dit Pipard.

— Croqué ! ajouta Massicot.

— Avalé ! appuya Pipard, ça n'a pas fait un pli ! Trois coups de dents et ça y était ! Et tout habillé encore, même que le patron des *Trois Canettes* croit qui ! fumait sa cigarette et qu'il n'a pas eu seulement le temps de la jeter !

— Mais une girafe ne mangerait pas un homme.

— On ne sait pas. mais il ne s'agit pas de la girafe, on vous dit, il s'agit des lions... c'est eux qu'ont avalé le pauvre monsieur...

— Vous l'avez vu ? demanda le brigadier tirant son carnet.

— Presque ; mais, comme il n'a pas crié, on

ne s'en est pas tout à fait aperçu... ça s'est passé il y a trois jours.

— Trois jours ? dit le brigadier.

— Oui, il est trop tard pour aller à son secours. Pauvre gardon, c'est-il pas malheureux, un brave jeune homme de... Combien qu'il avait ?

— Quarante-trois ou quatre ans.

— Un brave jeune homme de cinquante-trois ou quatre ans ! périr à la fleur de son âge... et sous la dent d'un lion dans le département des Ardennes ! Jamais, jamais, jamais, il n'aurait pu s'attendre à pareille affaire ! Et tout ça vient de là-bas, de ce château de la *Bêtes au Bois dormant* ! Si on n'y met pas bon ordre et vivement, brigadier, c'est moi que je vous le dis, nous y passerons tous !

— C'est bon, dit le brigadier, nous sommes là, ja vais faire mon rapport et on verra voir ! »

XV. Courageuses perquisitions.

À deux heures de l'après-midi, après nombre de colloques et d'informations, après rapports et témoignages entendus, l'autorité se décidait à faire une petite visite au château de la *Bête au Bois dormant*, pour interroger discrètement M. de Boucagnol, soupçonné de tentative d'acclimatation de bêtes féroces dans ses bois, en vue de donner satisfaction à des goûts de chasses périlleuses contractés dans les pays tropicaux. La situation était grave. Non seulement des gens paisibles, attaqués et poursuivis, avaient failli périr sous la dent des bêtes féroces, mais encore on signalait des disparitions, entre autres celle, dûment constatée, de l'infortuné Clodomir Bellejambe, un honorable commis voyageur dévoré trois jours auparavant dans la ville même ou aux portes de la ville. Une enquête sérieuse s'imposait et bientôt des battues pour lesquelles il faudrait recourir à la troupe et aux chasseurs de bonne volonté.



« J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer ».

En attendant, le premier adjoint de Corbigny, le Juge de paix, six gendarmes et quelques courageux citoyens armés de fusils de chasse, suivis de loin par d'autres citoyens qui s'avançaient prudemment en se maintenant à portée des maisons ou d'arbres faciles à escalader en cas d'alerte, se dirigeaient vers le château, pleins de résolution.

Un quart d'heure auparavant, M^{me} de Boucagnol venait de sortir en voiture pour aller faire quelques petites visites en ville, et précisément chez Madame l'adjointe dont c'était le jour. Au château, après les cigares fumés sur la terrasse à la fin du déjeuner, en compagnie des vieux amis que nous avons vus déjà, augmentés de deux ou trois encore, Boucagnol ; profitant de l'absence de Ma-

dame, voulut se donner la petite distraction de faire travailler un peu le vieux Clovis qui s'ennuyait à périr dans sa cage au fond de la tour.

Cela lui ferait du bien de voir un peu de soleil, et les autres animaux ne seraient pas fâchés non plus de se dégourdir. En conséquence, Machu avait roulé les cages dans la cour, et là, au grand air, les deux jeunes crocodiles se réveillaient un peu, ouvrant joyeusement leurs immenses gueules, tandis que le boa engourdi se décidait à peine, malgré les excitations de la baguette de Machu, à sortir paresseusement sa tête des couvertures dans lesquelles il était entortillé.



M. Clodomir Bellejambe.

Clovis, allongé sur le flanc, clignait de l'œil du côté du soleil, ou regardait d'un air paternel les amis de Boucagnol tournant autour de sa cage. Seule la girafe se montrait bien éveillée et frétillait en trottant par la cour, tenue à la longe par Colette qui faisait claquer allègrement un grand fouet d'écuyer.

« Hop là ! hop ! très bien ! criait Colette, hop ! Dis donc, papa, tu sais, j'ai commandé à Machu une dizaine de cerceaux en papier

pour te faire la surprise d'un joli petit exercice. je te le dis, mais ça ne fait rien... je ferai trotter Risetette...

— Qui ça, Risetette ?

— Ma girafe, donc !

— Tu la baptises tous les jours, hier tu l'appelais Baliverne à cause de son air hébété, avant-hier c'était Nitouche... il faut se décider !

— C'est décidé, elle s'appelle Risetette ; tu verras, je ferai trotter Risetette et à chaque tour elle crèvera un cerceau de papier, ce qui lui fera une série de collerettes autour du cou...

— Charmant ! fit M. Cabrol, ex-directeur de l'ex-cirque Cabrol, ça ferait un joli numéro de cirque...

— Allons, dit Boucagnol, il faut que je fasse travailler Clovis ; vous me permettrez, mesdames, de retirer mon veston, je serai plus à mon aise. »

Boucagnol enleva prestement son veston et ouvrit la cage où l'indolent Clovis, sans se lever, le reçut en lui bâillant impoliment à la figure.

« Voyons donc ! dit Boucagnol s'asseyant sans façon sur l'arrière-train du lion, vas-tu te réveiller, vieux lapin ? Allons, montrez vos moustaches... Machu, passe-moi ma cra-

vache pour le faire sauter un peu. »

M. et M^{me} Camusetti, Cabrol, le professeur Pif et l'homme-squelette s'étaient approchés ; très familièrement le domestique Babylas, ex-clown, entourait de ses bras le professeur Pif et l'homme squelette, passant la tête entre les deux et s'amusant à leur voler leurs cigares ou à leur faire gravement devant le nez une série de grimaces plus horribles les unes que les autres.

« Ah mes enfants ! fit Boucagnol faisant claquer sa cravache sur le flanc de Clovis qui ne se décida qu'avec peine et en grognant à se lever enfin, ah ! mes petits enfants ! quand je me sens la cravache en mains, comme je me trouve tout autre, et rajeuni, et guilleret ! C'est le bon temps qui revient, le temps où j'avais à taquiner des lions de mauvais caractère ou des tigresses peu commodes... Et allez donc ! »

La cravache siffla et Clovis, à peu près réveillé, fit entendre un rugissement qui prouvait encore un bon creux.

« Et allez donc, tu parles, Clovis ? Tenez, mes enfants, le jour où le père de M^{me} de Boucagnol m'accorda la main de M^{me} de Boucagnol - vous l'avez connu, Cabrol, le père de M^{me} de Boucagnol - le jour de mes fiançailles avec Cléopâtre, un grand, un illustre jour, mes enfants !... c'est ce jour-là que la séance

de la ménagerie Boucagnol fut une belle séance ! Hop là, Clovis saute par-dessus la cravache ! Il y avait surtout un lion de cinq ans, farouche et sournois, un grand sauvage d'ours blanc qui ne savait que hurler en essayant de me prendre en traître, par derrière, et ma tigresse Fiamma qui m'avait, trois semaines auparavant, à moitié démis l'épaule d'un coup de griffes... Attends un peu ! Enchanté, moi, je me sentais en train ! Cléopâtre était là avec son père et la famille. Alors, en l'honneur de Cléopâtre, je tombe sur mes animaux. Je vais te faire voir, Fiamma, si je suis le patron ! Pif ! paf ! pan ! je tire des coups de revolver, je fais partir des fusées, j'allume des soleils et je fais sauter dans la fusillade mes bêtes, le lion, l'ours blanc et la tigresse. Tout ça hurle, tout ça fait un tintamarre infernal ! Moi, je travaille à coups de cravache, je les aplatis à coup de bottes, je leur flanque une de ces tripotées qui comptent dans la vie d'un lion, d'un ours ou d'une tigresse. Allez donc ! Hurrah ! Vive M^{lle} Cléopâtre ! Ils en étaient bleus, les pauvres diables, et ne savaient plus ce que ça voulait dire. je les aurais fait entrer dans un trou de souris, si j'avais voulu ! Sautez ! dansez ! en avant deux !... »

Enflammé par ces doux souvenirs, Boucagnol bondissait dans la cage, tapant sur Clovis ahuri, comme il avait cogné autrefois sur son lion, son ours et sa tigresse Fiamma. Clo-

vis sautait dans la cage et se roulait à terre en poussant des rugissements effarés. À la fin, Boucagnol l'empoigna par la crinière, le jeta sur le sol et se mit à cheval sur ses flancs haletants.

« Tout comme au bon temps ! Ah ! mes enfants ! il fallait voir ça, tous mes spectateurs criaient, les enfants pleuraient, les dames tombaient évanouies par rangées, et ma fiancée, M^{lle} Cléopâtre, m'envoyait dans la cage un énorme bouquet de roses que je lui avais offert avant la représentation ! même que le bouquet m'arrivant dans la figure, j'eus une rose dans l'œil. j'étais furieux et je recommençai à taper sur mon lion pour passer ma fureur sur quelqu'un et je fis avaler le bouquet à ma tigresse Fiamma ! Quel succès ! un délire ! je ne voulais pas sortir de la cage, on fut obligé de m'arracher mes bêtes des mains ; encore un peu, ma tigresse aurait été réduite à l'état de descente de lit ! Houp la ! »

Le pauvre Clovis continuait à recevoir de la cravache, il avait l'air terrifié et poussait de lamentables rugissements !

« Bravo ! bravo ! Assez ! Assez ! Comme au bon temps ! criaient Cabrol, Camusetti et les autres, surtout Machu un peu inquiet pour Clovis.

— Je crois bien, assez ! fit le domestique

Briffardo, ex-grand premier rôle du grand théâtre Rossignol, accourant tout à coup et se faisant un porte-voix de ses mains pour dominer le tumulte. — Assez ! voilà du monde, un tas de monde, l'adjoint qui a une si drôle de tête, les gendarmes et d'autres olibrius armés jusqu'aux dents ! Mais vous faites un tintamarre !

— Hein ? Quoi ? dit Boucagnol sortant vivement de la cage en oubliant de fermer la porte.

— Oui, j'étais sur la terrasse, l'adjoint et les gendarmes vous entendent, ils m'ont crié d'en bas qu'ils viennent pour une enquête, ils veulent vous voir, mais...

— Sapristi de sapristi ! me voir... une enquête... Vas-tu te taire, Clovis !

— Silence donc, Clovis ! Cria Briffardo, on t'entend d'en bas, mon vieux, et l'adjoint fait la grimace.

— Vite, Machu, rangeons les cages ! À la tour ! Pendant ce temps-là, Briffardo, parlez avec ces messieurs, faites-les entrer en douceur pour gagner du temps...

— Soyez tranquilles, la voix de Clovis fait son effet, ils ne sont pas très pressés...

— Silence, Clovis ! Vite, Colette, rattrape la girafe, ne la laisse pas s'échapper. Allons, Machu, rentrons les cages ? »

Boucagnol et Machu poussaient la cage de Clovis vers la tour. Colette maintenait la girafe pour laisser le passage libre. Cabrol et Camusetti avec le professeur Pif gagnèrent vivement le vestibule pour recevoir les surveillants et les faire patienter quelques minutes en attendant le maître de la maison.

L'adjoint Testu-Cagnard et le juge de paix,

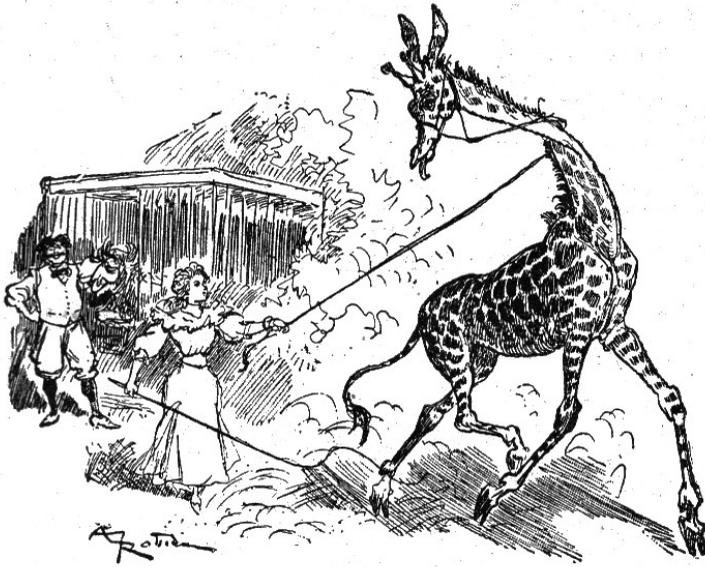


Tous se dirigeaient vers le château.

poussant devant eux les six gendarmes, arrivaient sur le perron.

« Ce cher monsieur l'adjoint fit Cabrol en se précipitant sur son bras gaucher et le secouant vigoureusement.

— Ce cher ami ! dit Camusetti secouant l'autre bras pendant que le professeur Pif tapait sur le ventre de l'adjoint encore émotion-



La girafe trotait dans la cour.

né par les rugissements entendus avant d'entrer.

— Une petite visite, Boucagnol va être bien joyeux, dit le professeur Pif, nous allons donc rire un peu.

— Vous ignorez, Messieurs, dit le juge de paix, le douloureux motif de cette visite.

— L'affreux malheur qui nous amène aujourd'hui, non comme amis, mais comme hommes publics... esclaves du devoir ! il nous faudrait parler immédiatement à M. de Boucagnol pour affaire grave... très grave... horriblement grave !

— Tiens, vous ne l'avez donc pas vu ? il n'est donc pas là ? firent à la fois Cabrol et Camusetti.

— Il s'agit d'un malheureux jeune homme, M. Clodomir Bellejambe, honorable représentant de commerce avantageusement connu et apprécié dans notre ville, reprit M. le juge de paix.

— Qui a été surpris et dévoré par des bêtes féroces, dont le repaire, on le soupçonne, dit l'adjoint Testu-Cagnard regardant autour de lui d'un air inquiet.

— On n'en est que trop certain d'après de nombreux témoignages, continua le juge de paix, est ici dans les bois de M. de Boucagnol.

— Est-il possible ? s'écria Cabrol.

— Par exemple ! s'écria Camusetti.

— C'est bien ça, dit Massicot.

— Nous l'avons vu, appuya Pipard.

— En croirai-je mes oreilles ? fit le professeur Pif, ici, dans ces bois où nous regardions hier soir folâtrer les lapins ! Notre ami Boucagnol va tomber de son haut !

— Mais où est-il, Monsieur de Boucagnol ?

— Il se promenait tout à l'heure dans le parc en fumant des cigarettes...

— Dans le parc ? Mais n'avez-vous pas en-

tendu tout à l'heure, quand nous arrivions, des rugissements de fauves.

— Des rugissements ? fit Camusetti de l'air le plus innocent.

— D'épouvantables rugissements ! Il semblait y avoir au moins une dizaine de fauves se disputant une proie. Mais, grand Dieu, vous dites que M. de Boucagnol se promenait dans le parc... est-ce que ?... après le malheureux Clodomir Bellejambe, aurions-nous un nouveau malheur à déplorer... une nouvelle victime ?

— Mais non, il était là tout à l'heure et n'a pas entendu plus que nous les... »

En ce moment, l'organe un peu enrôlé de Clovis se fit entendre de nouveau du côté de la grande : cour sans doute Boucagnol se servait de la cravache pour l'engager à se montrer plus calme.

« Tenez ! dit l'adjoint, entendez-vous maintenant ces rugissements ?... Et les cris de M. de Boucagnol aussi ? Plus de doute ! c'est M. de Boucagnol qui se fait dévorer en ce moment.

— Boucagnol dévore ! Allons donc ! fit Camusetti, c'est dans la basse-cour, les bêtes qui piaillent.

— Gendarmes dit l'adjoint, vous avez des carabines, volez au secours de... ou plutôt,

non, quelle que soit la nouvelle et infortunée victime, il est trop tard pour la sauver, je vous requiers de rester en observation pour nous protéger ! Quel drame, messieurs, quel drame ! Qui m'eût dit, lorsqu'il y a quelques jours je dînais ici, au château, en face de M. de Boucagnol, que j'étais appelé à arracher ses restes informes aux dents des bêtes féroces !

— Ou à partager le sort de ces restes informes », dit le juge de paix en ouvrant précipitamment un placard qu'il prenait pour une porte de sortie.

Le professeur Pif avait jeté un coup d'œil dans la grande cour, les cages étaient rentrées, il sortit tranquillement, laissant ouverte à deux battants la porte du vestibule.

« Voyez, messieurs, dit-il, comme vous vous trompez, voyez quelle tranquillité... Passez donc, il n'y a nul danger... suivez-moi.

— Gendarmes, passez devant et prenez garde. On ne voit toujours pas M. de Boucagnol qu'on a entendu crier ?

— Et que l'on entend encore, écoutez ! » dit l'hôtelier des *Trois Canettes* qui avait suivi les autorités.

En effet, au milieu de quelques rugissements, dernières protestations de Clovis, on distingua au fond de la tour éventrée la voix

de M. de Boucagnol, on entendit résonner quelques coups, frappés sur les cages probablement.

Puis la brèche au rez-de-chaussée de la tour s'ouvrit brusquement gendarmes, adjoint, hôtelier, chasseurs, tout ce monde fit un bond en arrière, s'attendant à voir surgir les bêtes féroces qui venaient, après Clodomir Bellejambe, de s'offrir l'infortuné Boucagnol pour petit déjeuner.

Ce fut Boucagnol lui-même qui parut, Boucagnol rouge, un peu échauffé, les manches relevées et la chevelure en désordre.

XVI. La bête au bois dormant.

« Sauvé ! s'écria M. Testu-Cagnard.

— Comment, sauvé ? demanda Boucagnol.

— Hélas ! le pauvre Casimir Bellejamhe n'a pas eu cette chance Vous vous êtes donc tiré des griffes des bêtes féroces ? Vous nous en voyez tous bien heureux, nous sommes encore sous le coup de l'émotion...

— Venons vite au fait, dit le juge de paix ; monsieur, un homme honorablement connu de toute la ville a été dévoré par des bêtes féroces, la victime s'appelait Clodomir Bellejambe et logeait à l'hôtel des *Trois Canettes* dont vous voyez le propriétaire ici présent... Pas le plus petit vestige, lambeau ou débris de vêtements ensanglantés, n'est resté du malheureux Clodomir Bellejambe ! Un drame effroyable, monsieur ! On a vu partir Clodomir Bellejambe, plein d'avenir, florissant de santé, satisfait de la marche des affaires de sa maison de commerce, on l'a vu se diriger du côté de vos bois, à travers les prairies

émaillées de fleurettes. On ne l'a pas vu revenir ! Dans ces bois, tapis dans vos fourrés, les fauves guettaient leur proie ! Ces fauves, terreur depuis quelques semaines de nos campagnes jadis si tranquilles, sont ici, quelque part, à deux pas peut-être, rongéant les os de Clodomir Bellejambe !

— Quelle idée ! s'écria Boucagnol, des bêtes féroces dans mon parc !

— On les a vues, monsieur, il y a des témoins qui eux aussi ont failli devenir des victimes, des témoins miraculeusement sauvés !

— Miraculeusement, c'est le cas de le dire, mais sauvé, moi, sans ma belle casquette neuve, qu'a été avalée. sauvé tout juste, avec un tremblement nerveux d'émotion et une secousse à travers le cuir du cœur à moitié décroché, qui va me rendre peut-être bien impotent pour le reste de mes jours, dit Pipard songeant tout à coup à une indemnité possible.

— Et moi, fit Massicot entrant immédiatement dans les vues de son acolyte, sauvé à moitié avalé, même que ça m'a porté un tel coup que j'en ai eu tout de suite le tuyau de l'estomac fermé à tout jamais ! Rien ne passe plus, même le liquide ! Aïe ! »

Massicot acheva sa phrase avec des larmes dans la voix, un coup de coude de Pipard lui avait fait pousser l'exclamation finale.

« Imbécile, lui glissa tout bas son ami et complice, si rien ne passe plus, tu ne te côûtes plus cher à nourrir, alors t'as pas droit à une si grosse indemnité.

— Rien ne passe plus... que de force, et des nourritures plus fines, s'écria Massicot, ce qui fait que ça me ruine !

— Cependant, vous-même, Monsieur de Boucagnol, dit l'adjoint, vous venez de vous tirer des griffes de ces bêtes féroces après une lutte dont nous avons entendu le bruit ! Brrr, quels rugissements ! ces messieurs en ont encore la chair de poule !

— Des rugissements ? mais non, demandez à ma fille Colette que voici, je corrigeais...

— Vous corrigeiez ? qui ?

— Enfin... pas ma fille, vous supposez bien... je corrigeais les griffons de M^{me} de Boucagnol !

— Le petit Loulou ? s'écria Testu-Cagnard, voyons, ce n'est pas lui qui poussait de pareils hurlements ?

— Je corrigeais mon domestique Babylas !

— À coups de cravache ?

— Oui, c'est comme ça que je te traite ! dit féroce^{ment} Boucagnol.

Babylas, dans l'antichambre, essaya de pousser un hurlement.

« Allons, monsieur de Boucagnol, n'essayez pas de nous faire prendre le change ; vous persistez à soutenir que vous n'avez pas eu connaissance de la présence dans vos bois des bêtes féroces que des témoins ont vues et qui ont dévoré Clodomir Bellejambe ?

— Je persiste.

— Eh bien, je persiste, moi, et la rumeur publique persiste à croire que là, dans ces bois...

Le tigre est couché !

chantonna M. Camusetti.

— Le tigre ou le lion, ou tous les deux, avec des crocodiles et des girafes ou des éléphants ! Et il va falloir réquisitionner les garnisons voisines et faire des battues pour les détruire ! Monsieur, je ne vous le cache pas, la rumeur publique prétend que c'est vous qui nous avez amené ces bêtes féroces dans le but de les acclimater pour la satisfaction de vos goûts cynégétiques bien connus... Oui, l'amour des grandes chasses périlleuses, des combats avec les fauves de la jungle, vous a entraîné à commettre cette déplorable imprudence, qui a déjà coûté la vie à M. Clodomir Bellejambe.

— Je proteste, vous êtes absolument dans l'erreur, cher monsieur...

— Je ne suis que l'écho de la rumeur pu-

blique, mais il n'est que trop certain que déjà des citoyens ont été dévorés.

— Tout vifs ! dit Pipard. Il y a d'abord moi, puis Massicot, puis le nommé Clodomir Bellejambe.

— Il y a des victimes ! Dans quelles intentions ces bêtes féroces sont-elles venues s'installer ici ? Dans quel but ? Nous le sau-



« Tenez ! entendez-vous ces rugissements ? »

rons et l'enquête établira les responsabilités...

— Venez explorer mes taillis, dit Boucagnol prenant le bras de l'adjoint, venez fouiller mon parc. «

L'adjoint fit un bond en arrière.

« Jamais de la vie ! il nous suffit, pour être fixés, d'avoir entendu le vacarme de tout à

l'heure !

— Venez, vous, monsieur le juge de paix...

— Ni moi non plus ! dit le juge de paix.

— Entrer dans le bois, jamais dit l'hôtelier des *Trois Canettes*, c'est bien assez de nous être risqués dans le château de la *Bête au bois dormant* comme on l'appelle maintenant dans le pays !

— Insolent ! la Bête au bois dormant ! mal-appris ! » s'écria Colette.

Et vlan ! Vlan ! deux maîtresses gifles claquent sur les joues de l'hôtelier.

« Oh ! mademoiselle, dit Testu-Cagnard, vous faites de la rébellion ! je vous en prie, n'aggravez pas cette affaire déjà bien sérieuse ! trois hommes dévorés par la faute de Monsieur votre père !

— D'abord, cria Boucagnol, je vous le répète, il n'y a ici que des caniches, des poules ! et des canards... »

Juste comme pour donner un démenti à son maître, ce maladroit de Clovis fit entendre son rauque organe.

« Hein ? et ça ? dit l'hôtelier qui se frottait les joues.

— Des canards !

— Et ça ? » fit M. Testu-Gagnard sautant en

arrière.

Cette fois, il n'y avait plus moyen de nier. Colette, pendant que son père rentrait les cages avec Machu, s'était chargée de la girafe, elle l'avait poussée dans un petit réduit des ruines qui lui servait d'écurie et s'était contentée de refermer la porte à clef. Mais à ce réduit il se trouvait une petite fenêtre, assez haut située, il est vrai, et l'indiscrète girafe, entendant du bruit dans la cour, profitait de sa haute taille pour passer la tête par l'ouverture et regarder les gens avec sa mine drôlement étonnée.

« Et ça ? répéta Testu-Cagnard.

— Oui, et ça ? » s'exclameront les autres.

Boucagnol aperçut la girafe tournant la tête et promenant ses gros yeux curieux sur chacun de ces gens qu'elle ne connaissait pas, il resta coi, tandis que M^{me} Colette riait comme une folle de la mine de M. Testu-Cagnard et des autres.

« La voilà ! dirent les gens de Corbigny, c'est la bête qui s'est promenée cette nuit par toute la ville ! Sait-on si elle n'a mangé personne !

— J'ai fermé la porte à clef, dit Colette, elle ne se sauvera plus, vous pouvez vous tranquilliser.

— C'est bientôt dit ! fit l'adjoint, et les

autres fauves qui sont près d'ici ? Gendarmes, attention ! armez vos carabines... tenez, formez le carré autour de moi !

— Allons, dit Boucagnol, je vais tout vous expliquer. Suivez-moi, je vais vous mener aux bêtes.

— Jamais ! Nous sommes fixés, nous allons rentrer et décider des mesures à prendre.

— Du tout ! il faut que vous y veniez tous. Tenez, vous y êtes, d'ailleurs, puisque les voilà ! »

Boucagnol brusquement ouvrit la porte de la tour et poussa M. Testu-Cagnard qui poussait devant lui le juge de paix et l'hôtelier. Tout naturellement le vénérable Clovis accueillit ces visiteurs imprévus par un rauque grognement qui était peut-être une interjection de bienvenue et se leva dans sa cage en se battant les flancs avec sa queue hérissée. M. Testu-Cagnard en laissa choir ses lunettes et son parapluie, les autres seraient tombés en arrière si les robustes bras de Boucagnol n'avaient pas été là pour les recevoir.

« Il y a une cage, sapristi ! Là, asseyez-vous si vous voulez !

— Et voyez, dit Colette, si vous n'avez pas horriblement calomnié Clovis. »

Elle passa devant son père, ouvrit la cage et se mit sans façon sur le dos du lion.

« Il faut tout voir, puisque vous y êtes, reprit Boucagnol ; dans la petite cage nous avons ces deux lézards, regardez. Et si monsieur Testu-Cagnard ou monsieur le juge de paix veulent mettre la main dans cette manne d'osier... sous ces couvertures... là, tenez !

— Non, merci, dit le juge de paix.

— Mais si, tâtez donc, c'est un boa, un honnête boa, vous pouvez toucher, il dort et ne se réveille que pour faire un petit repas tous les sept ou huit jours.

— Mais enfin, monsieur, dit l'adjoint, on n'a pas de ces hôtes-là comme on a des canards et des lapins, et surtout on ne les laisse pas se promener dans les bois où ils dévorent des promeneurs...

— Mais...

— Où ils ont dévoré les sieurs Pipard et Massicot ici présents - voilà des preuves - et l'infortuné Clodomir Bellejambe que l'on ne reverra plus jamais, hélas ! Nous allons être obligés de prendre des mesures pour éviter de nouveaux malheurs. Je vous propose de les fusiller séance tenante pendant que nous y sommes !

— Fusiller Clovis, le pauvre vieux Clovis ! s'écria Colette indignée, lui, incapable de faire du mal à une mouche, un vrai caniche



« Un drame effroyable, Monsieur ! »

pour l'affection, essayez donc, monsieur ! fusiller Clovis... un lion savant ! Tenez, vous allez voir ! Assis, Clovis ! Assis ! »

Au moyen d'une ou deux tapes sur le museau, Colette fit comprendre ce qu'elle voulait à Clovis ; esquissant une lippe qui était peut-être bien un sourire, le bon vieux lion s'assit à la façon des lions de faïence, placide et débonnaire comme eux.

Colette prit sous la paille, dans un coin de la cage, une petite boîte et s'assit à terre devant lui.

« Des dominos ! s'écria Boucagnol surpris comme les autres.

— Oui, nous allons faire une bonne partie, Clovis et moi, répondit Colette, c'est un petit

talent que j'ai voulu faire acquérir à Clovis ; je lui donnais des leçons pendant que tu n'étais pas là, petit père, pour te faire un jour la surprise. ça ne pouvait pas mieux tomber qu'aujourd'hui.

— Je n'aurais pas eu cette idée-là, petite cachottière de Colette ; viens m'embrasser, ma fille !

— Tout à l'heure, papa, laisse Clovis montrer ses talents, il n'est pas très fort encore, il a la tête un peu dure, son éducation a été commencée trop tard. »

Colette avait éparpillé la moitié des dominos devant le lion et gardait l'autre devant elle. Le lion regardait gravement, la patte levée. Colette avança le double-six.

« À toi, Clovis, allons donc ! »

Le bout de la cravache s'abaissa vers le jeu du lion, la patte de Clovis s'avança pour pousser le domino.

« Du blanc et du six, voilà du blanc... À toi, mon bon petit Clovis...

— Ma fille, viens m'embrasser ! répéta Boucagnol visiblement attendri.

— Quel numéro sensationnel pour un cirque ! fit Cabrol.

— Tout cela n'empêche pas, dit M. Testu-Cagnard, que votre lion si fort aux dominos

se nourrit de promeneurs et qu'il a traîtreusement assassiné et mangé le pauvre Bellejambe, et que la loi ne peut tolérer...

— Clodomir Bellejambe, voilà, monsieur l'adjoint, voilà ! murmura un homme essoufflé qui accourait sous la conduite d'un gendarme.

— Qu'est-ce que vous voulez, vous ? grogna Testu-Cagnard, mécontent d'être interrompu.

— Je ne veux rien, monsieur l'adjoint. J'arrive de Reims par le train, à peine suis-je des-



« Insolent ! » s'écria Colette.

— Cendu de wagon qu'un gendarme me met la main au collet et me dit : « Vous êtes bien un tel, il me semble ? — Oui, je suis un tel. — Alors, suivez-moi. » On me fait sauter dans un omnibus des *Trois Canettes*, mon hôtel d'habitude, et me voilà. Qu'est-ce que j'ai fait, je voudrais bien le savoir ?

— Mais qui êtes-vous !

— Clodomir Bellejambe, voyageur de commerce, représentant diverses maisons, pianos, parapluies, machines à coudre, cafés, etc., à votre service, rien que des premières marques !

— Vous êtes un imposteur le pauvre Clodomir Bellejambe a été dévoré par le lion que voici, dans le ventre duquel on retrouverait encore, j'en suis sûr, quelques pièces à conviction, un tibia, des boutons ou des papiers...

— Moi, dévoré ! mais, monsieur l'adjoint, je vous assure que je serais le premier à le savoir, peut-être

— Il n'y a pas de « mais ! » Brigadier, ayez l'œil sur cet individu en attendant que l'on découvre dans quel but il essaye de se faire passer pour l'infortunée victime...

— Pardon, monsieur l'adjoint, dit l'hôtelier des *Trois Canettes*, monsieur est bien M. Clodomir Bellejambe mon pensionnaire comment-a-t-il, échappé aux lions, je ne sais pas, mais c'est bien lui.

— Vous êtes sûr ? bien sûr ? Mais alors pourquoi fait-il courir ces bruits-là ? Quel intérêt a-t-il à se faire passer pour dévoré pendant trois jours dans les cafés ? »

Clodomir Bellejambe ne trouvait rien à répondre et regardait avec des yeux ahuris l'ad-

joint, Boucagnol et Colette continuant sa partie de dominos avec Clovis dans la cage.

« Oui, où étiez-vous donc depuis trois jours que nous vous cherchons ? demanda l'hôtelier.

— Moi ? Voilà... l'autre soir en me promenant du côté de la gare, j'ai reçu un télégramme de ma maison de Reims qui me demandait. Il y avait justement un train, je suis



parti sans avoir eu le temps de courir à l'hôtel, pensant revenir le lendemain. J'ai été retenu plus longtemps que je ne pensais, et j'arrive seulement...

— Monsieur Bellejambe, puisque, enfin, il paraît, on le prétend du moins, que vous êtes feu Clodomir Bellejambe, cria l'adjoint, je ne sais pas si vos patrons sont contents de vous, mais je vous déclare, moi, qu'un homme sérieux ne se met pas dans ces cas-là. Ne recommencez pas, c'est tout ce que je puis vous dire...

— Vous voyez, dit Boucagnol, l'innocence de mon brave et digne Clovis éclate à tous les yeux, il n'a jamais fait de mal à personne.

— Il y a encore les deux autres dévorés, Pipard et Massicot.

— Celui qui a eu le cuir du cœur à moitié décroché ?

— C'est moi, s'écria Massicot.

— Mais non, proclama Pipard, c'est moi.

— Et l'autre qui a eu le tuyau de l'estomac fermé à tout jamais, excepté pour les liquides.

— C'est nous deux, crièrent à la fois Massicot et Pipard.

— Une juste indemnité mettra un baume sur leurs souffrances, dit Boucagnol tirant

quelques pièces de cent sous de sa poche.

— Allons, fit l'adjoint, tout s'arrange ! vous m'en voyez heureux et soulagé, cher monsieur Boucagnol, mais je vous en prie, donnez donc vos animaux au Jardin des Plantes de la capitale, nous serons plus tranquilles.

— Je crois bien que je vais prendre une grande résolution. » dit Boucagnol.



« Vous avez calomnié Clovis ! »

XVII. La grande résolution de M. de Boucagnol.

Le soir de cette journée si chaude dont on raconta les épisodes à M^{me} de Boucagnol, revenue très alarmée de Corbigny où l'on disait que l'adjoint, le juge de paix et les gendarmes avaient été mis en tout petits morceaux par une bande de tigres, Boucagnol eut à causer avec sa femme de choses très sérieuses qui le tracassaient depuis quelque temps.

Les travaux de restauration du château, les dépenses considérables faites depuis qu'ils s'étaient retirés des affaires, le train de maison trop dispendieux pour tenir noblement ce que Cléopâtre appelait son rang, et, il faut le dire aussi, les petits services rendus de tous les côtés à de vieilles connaissances qui n'avaient pas réussi, à de bons vieux forains dans l'embarras, tout cela se trouvait avoir dévoré – il devait décidément y avoir quelque

chose de dévoré au château de la Bête au bois dormant - une bonne partie de la fortune gagnée avec l'ancienne et célèbre ménagerie Boucagnol, dans ses tournées à travers l'Europe.

Et, Boucagnol osait à peine le donner à entendre à Cléopâtre, il allait falloir vendre le château si l'on pouvait, et se remettre à l'ouvrage ! Cette énergique résolution s'imposait. Boucagnol tremblait en laissant, avec mille circonlocutions, deviner cette triste nécessité, mais, à son grand étonnement, Cléopâtre ne s'évanouit pas ni ne bondit d'indignation. Elle laissait dire. Boucagnol frémit. Quelle formidable explosion allait suivre ! Il continua, Cléopâtre se taisait toujours. Alors ce fut Boucagnol qui prit un air accablé et se laissa tomber sur le canapé du salon comme s'il s'évanouissait. M^{me} Boucagnol se précipita. C'était pour lui faire respirer des sels et lui taper dans les mains. Boucagnol ouvrit timidement un œil.

« Alors, Cléopâtre, tu ne m'arraches pas les yeux d'avoir si mal géré notre fortune ?

— Du courage donc, Sylvestre, poule mouillée, dit M^{me} Boucagnol, il ne faut pas s'abandonner comme ça, mon ami, de l'énergie donc femmelette ! Vois-tu, il nous faut reprendre le collier. D'ailleurs, après tout, c'est peut-être bon pour notre santé, je m'ennuyais vraiment trop ici, et l'ennui, c'est malsain....

— Alors je puis te communiquer ma grande résolution ? Bien sûr, tu ne me grifferas pas ?



La partie de dominos.

— Tu aurais une grande résolution ?

— Une grande et bonne résolution ! elle

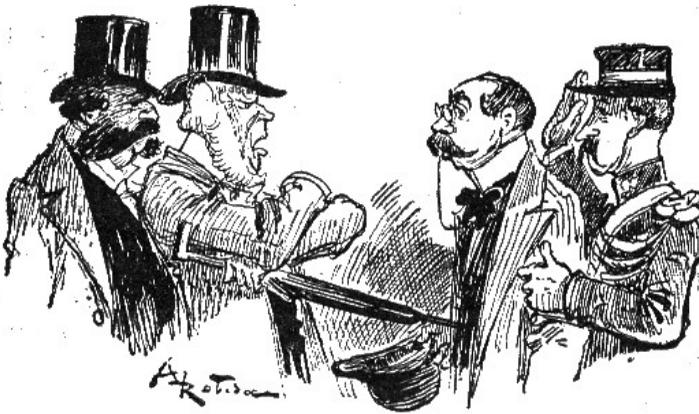
nous tire d'affaire et par-dessus le marché, elle est excellente pour Colette, notre fille, qui se fait grande.

— Dis vite.

— Tu ne me mordras pas ?

— Non...

— Voilà ! Nous allons monter un cirque, un



« Vous êtes un imposteur ! »

grand cirque, quelque chose de bien, de remarquable et de distingué ; j'ai mijoté cette idée toute la semaine et j'en ai parlé à Cabrol qui sera premier écuyer et régisseur.

— Non, dit M^{me} Boucagnol, qui sera premier écuyer et second régisseur : le premier régisseur, ce sera moi !

— Tu as toujours raison, Cléopâtre ! C'est

Colette qui va être contente ! Je l'étudie depuis quelque temps, elle a la vocation ! Elle l'avait déjà au couvent des Violettes, tu te rappelles, quand elle organisait des séances de saute-mouton et se faisait ignominieusement renvoyer... c'était la vocation qui parlait ! Pour notre cirque, le grand cirque Boucagnol, elle sera notre première écuyère de haute école et de travail de fantaisie. Tu sais qu'elle a déjà deux numéros extraordinaires qui feront beaucoup d'effet :

« *Les Cerceaux*, par la girafe Rissette, dressée et présentée en liberté par M^{lle} Colette Boucagnol.

« *La partie de dominos*, entre le lion Clovis et M^{lle} Colette Boucagnol... »

... Et bien d'autres choses que nous trouverons, tu verras ! Un immense succès, j'en suis sûr ! »

Le grand cirque Boucagnol et ses pensionnaires ont commencé glorieusement leurs tournées. Ils vont de succès en succès, tous, le cirque. Sylvestre Boucagnol, M^{me} Boucagnol qui tient la caisse et représente l'autorité suprême, Colette Boucagnol, l'étoile, la girafe Rissette, Clovis, le lion vénérable et savant, l'ex-domestique Babybas, redevenu M. Clown père, M. Clown vieilli, amer et grincheux, mais extrêmement comique, le bon Machu, chef du matériel, l'élégant Cabrol, dont la ma-



La nouvelle troupe Boucagnol.

jestueuse chambrière fait tourner en rond chevaux et écuyères, l'homme-squelette qui se désosse à cheval, le professeur Pif qui escamote un âne ou un cochon savants comme une simple muscade, Briffardo, ex-grand pre-

mier ténor d'opéra et d'opérette, et Gobelin, ex-grand jeune premier rôle de drame, comédie et vaudeville, qui se sont mis à la pantomime, M^{me} Babylas, cuisinière en chef de la troupe, etc., etc.

Une des premières représentations a été donnée à Corbigny où le succès a égalé la stupéfaction quand on a reconnu les artistes. La bonne société de la ville n'est pas encore revenue de son étonnement de voir cet excellent M. de Boucagnol, ex-diplomate, se mettre à diriger un cirque.

Quant au château de la Bête au bois dormant, en raison de la mauvaise réputation de ses bois hantés, il ne trouve pas d'acquéreur. Il demeure solitaire dans le silence et le mystère de ses fourrés, où seules nommés Pipard et Massicot se risquent pour s'occuper en toute tranquillité de leur fourniture de lapins de garenne et de carpes à l'hôtel des *Trois Canettes*. Pour éloigner la concurrence, ils continuent à parler dans tous les cabarets de la féroce Bête au bois dormant qui se nourrit de bergères et de promeneurs imprudents. La terrible aventure de Clodomir Bellejambe est devenue une histoire absolument authentique, aggravée chaque jour des plus effroyables épisodes. On la lui raconte à lui-même avec un tel luxe de détails et un tel accent de vérité, que le pauvre homme est bien obligé d'y croire.

Table des matières

I. Un vieux castel.....	3
II. Sylvestre et Cléopâtre.....	10
III. Indiscrétions sur le vrai Boucagnol.....	25
IV. L'indisciplinée Colette.....	35
V. Lions, boas et crocodiles d'occasion.....	47
VI. Les petits cadeaux de M. de Boucagnol.....	62
VII. Comment M. de Boucagnol remonta sa maison...	72
VIII. Le rhume de Clovis.....	90
IX. Un grand dîner de cérémonie.....	100
X. Commencement des épouvantables événements de la forêt hantée.....	121
XI. Continuation des événements de plus en plus épouvantables.....	135
XII. Inquiétudes bien justifiées de la ville de Corbigny.	148
XIII. Encore une nouvelle aventure !.....	162
XIV. Dévoré depuis trois jours !.....	170
XV. Courageuses perquisitions.....	179
XVI. La bête au bois dormant.....	193
XVII. La grande résolution de M. de Boucagnol.....	209